

MAXIME ROVERE

QUE
FAIRE
DES
CONS?

pour ne pas en rester un soi-même

Flammarion

MAXIME ROVERE

QUE
FAIRE
DES
CONS?

pour ne pas en rester un soi-même

Flammarion

MAXIME ROVERE

QUE
FAIRE
DES
CONS?

pour ne pas en rester un soi-même

Flammarion

Maxime Rovere

Que faire des cons ?

pour ne pas en rester un soi-même

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2019

ISBN numérique : 978-2-0814-7497-0

ISBN du pdf web : 978-2-0814-7499-4

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0814-5207-7

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Votre vie est encombrée d'une ou plusieurs créatures malfaisantes ?
Vous désirez surmonter cette odieuse expérience et savoir comment vous en défaire ?

Avec humour, bienveillance et sagesse, ce livre propose une nouvelle éthique pour penser et soigner ce fléau de notre temps, maladie du collectif et poison de nos vies individuelles.

Maxime Rovere a enseigné à l'École Normale Supérieure de Lyon, puis à l'université PUC de Rio de Janeiro. Écrivain et historien de la philosophie, il est notamment l'auteur du *Clan Spinoza* (Flammarion, 2017).

Du même auteur

Spinoza. Méthodes pour exister, CNRS Éditions, 2010 ; 2^e édition, 2013.

Le Clan Spinoza. Amsterdam, 1677, l'invention de la liberté, Flammarion, 2017.

Que faire des cons ?

INTRODUCTION

« On a pris du retard sur le peuple – c'est un axiome –, j'ai l'impression que vous riez, Karamazov ? »

Si les philosophes n'ont jamais pris au sérieux le problème que l'on va affronter ici, c'est qu'ils se sont principalement consacrés, avec raison, à faire l'expérience des pouvoirs de l'intelligence. Leur extraordinaire tentative pour comprendre et explorer les différentes modalités de ce que signifie « comprendre » n'a bien sûr pas entièrement négligé l'existence de la connerie – précisément parce que, même dans l'approche la plus vague, l'intelligence des choses et la connerie sont par définition en proportion inverse : on ne commence à comprendre que dans la mesure où l'on cesse d'être con. Mais pour cette raison, les philosophes n'ont pu donner de leur adversaire que des définitions presque toutes négatives, qui supposent toujours qu'on adopte leur point de vue, celui d'une personne au moins *théoriquement* intelligente. Sans faire une grande histoire philosophique de la connerie, il suffit de rappeler qu'ils ont vu en elle un obstacle à la connaissance, ou à l'accomplissement

moral, ou à la saine discussion, ou à la vie en commun, sous les formes de ce que les uns et les autres ont appelé *l'opinion, les préjugés, l'orgueil, la superstition, l'intolérance, les passions, le dogmatisme, le pédantisme, le nihilisme*, etc. Ce faisant, ils ont contribué à éclairer la connerie, bien sûr, sous de nombreux aspects. Mais parce qu'ils l'ont toujours excessivement intellectualisée – ce qui était bien naturel de la part des maîtres du concept – il leur a été impossible de l'affronter par l'angle sous lequel elle constitue un authentique problème.

Pour dire les choses simplement, le problème n'est pas la connerie, ce sont les cons. En effet, quelle que soit la définition que l'on choisit de la connerie, on aboutit à la même conclusion : par tous les moyens possibles et imaginables, par toutes les forces humaines et non humaines, la connerie doit absolument – ou plutôt, dans la mesure du possible – être combattue et anéantie. *Stultitia delenda est*, cette formule latine exprime une haine salutaire, une haine sauvage, sans limite et sans merci pour la connerie : *elle doit être détruite*. Mais les cons ? Les cons réels, c'est-à-dire celles et ceux qui encombrant notre quotidien, qu'on croise dans les transports, qu'on fréquente tous les jours au travail, celles et ceux avec qui l'on vit et qui se trouvent (hélas !) jusque parmi notre famille – et même, oui, parmi les êtres qui ont partagé un bout de notre chemin, amis, amours, et qui révèlent un jour un visage abominable... Ces cons-là ! Qui dirait qu'on doit les anéantir ? Personne, à part peut-être les pires des cons, ne veut sérieusement en venir là.

Les cons forment donc un problème bien plus délicat et bien plus important, d'un point de vue philosophique, que la connerie elle-même. Leur existence de béotiens stupides et souvent agressifs constitue un problème théorique extrêmement complexe, car il est de forme circulaire. En effet, lorsque vous êtes confrontés à un con ou à une conne, quelque chose se met immédiatement en place, apte à

vous faire déchoir de votre propre intelligence (j'emploie le mot en son sens le plus large d'une *disposition à comprendre*). Bien entendu, je n'irai jamais jusqu'à insulter ni mes lecteurs ni mes lectrices ; mais vous devez admettre qu'à partir du moment où vous identifiez vous-mêmes un con ou une conne, vous ne vous trouvez plus *en face* de quelqu'un, mais *dans une situation* où votre propre effort pour comprendre se trouve fortement entravé. L'une des principales caractéristiques de la connerie – d'où l'importance d'employer sa désignation argotique – est qu'elle absorbe en quelque sorte votre capacité d'analyse et, par une étrange propriété, vous contraint toujours à parler sa langue, à entrer dans son jeu, bref, à vous retrouver sur son terrain. Il s'agit d'un piège si difficile à déjouer que, pour y être confronté sous mon propre toit, ayant la chance (heureusement provisoire) de vivre en colocation avec l'un d'eux, j'ai résolu d'interrompre mes travaux universitaires les plus difficiles pour rendre ce service à moi-même et aux autres : éclairer cette difficulté, parmi les plus grandes de toutes, et, si possible, nous en sortir.

Mais avant d'entrer dans le détail des problèmes que posent les cons, que je juge aussi sérieux que les problèmes les plus sérieux que les philosophes aient traités, je dois avertir d'une chose : ce livre aborde la connerie *de fait* et non *de droit*. Autrement dit, j'ai pleinement conscience qu'en tant que problème moral, politique et social, la connerie doit avant tout être prévenue. Nous devons mettre en place des manières d'organiser la vie en commun qui soient les plus capables d'empêcher les jeunes humains de devenir de parfaits cons – d'autant que quel que soit leur milieu d'origine, ils sont souvent eux-mêmes filles et fils de cons. Là est l'urgence. Mais les efforts que nous consacrons à améliorer à grande échelle le développement de l'intelligence ne doivent pas masquer leurs

propres limites : non seulement la mise en œuvre et l'efficacité des dispositifs anti-cons dépendent d'un très grand nombre de facteurs, mais aucune société n'existera jamais sans qu'au moins une partie de la population – ne serait-ce même qu'une seule personne – soit considérée par au moins une autre partie de la population – même par un seul de ses membres – comme exceptionnellement douée en termes de connerie. En ce sens, bien que la connerie soit soluble en droit et que les efforts déployés contre elle par les sciences humaines et les gens de bonne volonté soient pertinents et légitimes, elle existera toujours dans les faits.

Ainsi, il faut l'admettre sans délai : même dans le meilleur des mondes et avec la meilleure volonté possible, vous ferez *toujours et nécessairement* la rencontre de cons. D'ailleurs, cela ne vient pas seulement du fait qu'il en reste toujours, malgré les changements historiques ; car la connerie est tout sauf statique. Elle se distingue par une résistance très spécifique que les cons opposent aveuglément à tout ce qu'on veut faire pour améliorer une situation quelconque – y compris la leur. Toujours, donc, dans une vigoureuse opposition à vos efforts, ils voudront noyer vos arguments dans des ratiocinations sans fin, étouffer votre bienveillance par les menaces, votre douceur par des violences, et l'intérêt commun dans un aveuglement qui sape les bases mêmes de leur propre intérêt individuel. En ce sens, la connerie n'est pas seulement une sorte de résidu incompressible de l'évolution humaine, au contraire, elle est l'un des principaux moteurs de l'Histoire, une force qui – malgré ou plutôt *grâce* à son aveuglement – a remporté une grande partie des luttes du passé et en remportera beaucoup à l'avenir. Pour résumer la permanence insurmontable de cette force, on conviendra donc de ceci : *les cons s'obstinent*.

Cette particularité a l'inconvénient de couper court aux solutions les plus simples. Car l'obstination des cons signifie qu'il n'y a aucun sens à plaider la tolérance face à l'intolérance, l'esprit éclairé face à la superstition, l'ouverture d'esprit face aux préjugés, etc. Les grandes déclarations et les bons sentiments ne servent qu'à faire plaisir à celui ou à celle qui parlent, et ce plaisir est encore une manière pour la connerie d'absorber son adversaire, de le reprendre dans ses filets et d'entraver, encore et toujours, son effort pour comprendre.

Pour toutes ces raisons, il est structurellement impossible de se réconcilier avec les cons, car ils ne le souhaitent pas eux-mêmes ; il nous faudra décidément apprendre à *faire avec*. Mais comment ? Comment, à partir de l'aveu douloureux que les cons existent de fait, et qu'ils existent même nécessairement, depuis toujours et pour toujours, pouvons-nous trouver les moyens – à un moment où il est toujours déjà trop tard pour tout travail de prévention – de *faire avec* ?

Si je savais la réponse au moment où je pose la question, je serais de leur nombre. Mais j'ai sous le coude un petit plan, un peu de méthode et une longue expérience de l'abstraction ; voyons ensemble si la philosophie peut trouver des solutions claires à ce problème urgent.

TROIS CONCLUSIONS JETÉES EN PRÉLIMINAIRES

- Hé, poussez pas !
- Mais pourquoi vous avancez pas dans le couloir ?!
- Avancez, là !
- Mais poussez pas !
- Mais avancez !
- Mais poussez pas !
- Mais attendez !
- Mais vous pouvez pas avancer !
- Mais les gens, ce qu'ils sont !

On est toujours le con de quelqu'un ; les formes de la connerie sont en nombre infini ; et le principal con se trouve en nous-mêmes. Après avoir dit ça, on pourra commencer à réfléchir.

Au moment de commencer ce livre, vous avez à l'esprit une certaine expérience des cons. Hélas ! Certains visages, certains noms vous reviennent... Cette expérience douloureuse, qui peut impliquer des choses graves – des injustices et des souffrances – vous donne envie de leur faire leur fête, ce qui signifie à la fois en connaître plus sur eux, en rire un peu et vous sentir plus intelligents. Je partage vos espoirs mais je souhaite, avant de commencer, attirer votre attention sur un problème dans notre problème, qui est une affaire de définition.

En effet, si l'on peut définir abstraitement la connerie, il est très difficile de cerner avec précision ce qu'est un con. Deux choses sautent aux yeux. D'une part, il s'agit d'une notion tellement relative qu'il n'a échappé à personne qu'on est toujours le con ou la conne de quelqu'un ; et c'est sans doute pour cela qu'une étude sérieuse

manque encore à ce jour (moi-même, je ne m'y serais pas collé si je n'y étais pas obligé). D'autre part et réciproquement, on peut dire que chacun a son con, c'est-à-dire que n'importe qui, en ouvrant ce livre, attend qu'on y propose une définition claire d'un être aux déterminations plus imprécises qu'un fantôme, mais dont la présence est pour lui ou pour elle beaucoup plus évidente que celle de Dieu. Vous et moi, nous voudrions que la philosophie nous permette de mieux appréhender l'expérience de cette *chose* apparue dans nos vies sous les traits de cons particuliers.

Pourtant, réfléchissez à l'observation suivante : du point de vue d'une intelligence pure, les cons n'existent pas. Le parfait Sage, le Dieu des philosophes, lorsqu'il contemple le monde, n'y voit des cons nulle part. Son intelligence infinie perçoit immédiatement la mécanique des causes, l'emboîtement des facteurs, l'emballement des interactions qui font agir les humains. Dans sa bienveillance infinie, il accueille avec amour les improvisations les plus stupides, les gestes et les phrases déplacés, les coups bas, etc. Il sait, dans sa toute-puissance, pourquoi il faut de tout pour faire un monde, et sa confiance dans la marche de l'Univers lui permet de s'en souvenir jusque dans les détails des attitudes et des défauts les plus absurdes. Non, les cons n'apparaissent pas sous le radar de l'Absolu. Ils se dissolvent sous son Parfait Regard.

Si nous avons un problème avec les cons, c'est donc à l'évidence que nous faisons dans cette rencontre l'expérience de nos propres limites. Ils marquent le point au-delà duquel nous ne savons plus comprendre et où nous ne pouvons plus aimer. Cela ne nous laisse que deux choix. Soit nous nous complaisons dans notre finitude, et nous adoptons l'attitude des nigauds qui préfèrent ricaner, parce qu'ils ont trouvé là le moyen de jouir de ce qu'ils ne comprennent pas. Soit nous reconnaissons la force exacte de la connerie, à savoir

qu'elle se trouve dans l'effet qu'elle nous fait, à nous, et nous recourons à la force des concepts pour marcher enfin sur la tête des cons, c'est-à-dire pour devenir pas seulement meilleurs qu'eux, mais meilleurs que nous-mêmes.

La seconde voie a un sérieux inconvénient : elle n'est pas hilarante à chaque ligne et il arrive qu'elle soit carrément chiante. Mais je veux parier qu'en peu de pages, nous pourrions étudier les cons comme des dispositifs complexes, sans séduire ni jargonner plus que nécessaire.

Mais avant même d'avoir commencé, je vois surgir une autre difficulté : l'éventail de la connerie est si large qu'il semble impossible d'étudier tous les cons à la fois. Il y a les cons assis sur leurs certitudes, qui refusent de douter ; mais il y en a d'autres qui rejettent tout et qui doutent même de la vérité ; et il y en a encore qui se foutent des deux premiers groupes, qui d'ailleurs se foutent de tout, même des drames qu'on pourrait éviter. Comment voulez-vous parler de tous ces cons à la fois ?

Une solution possible consisterait à déterminer des types, des genres, les classer par familles, peut-être faire une arborescence. Mais, à mes yeux, une typologie aurait un grave inconvénient : elle donnerait aux cons une consistance qu'ils n'ont pas. Si je dressais une liste susceptible de les distinguer et de les décrire les uns après les autres, sans doute se mettrait-on d'accord sur quelques figures, isolant des types ou des « essences » de cons comme en parfumerie. Malheureusement, cela produirait un effet exactement contraire à notre objectif : vous seriez conduits à surinvestir votre expérience, c'est-à-dire à vous convaincre que vous avez été confronté à des entités et non à des situations. Ainsi, plus vous arriveriez à reconnaître vos cons à vous, plus cela vous convaincrerait qu'il existe des cons au sens où il existe des autruches et des hêtres pourpres (ce

qui, comme je vais le montrer, est inexact). Cette conviction aurait pour conséquence de vous éloigner du point de vue de l'intelligence et de la bonté pure, si bien qu'au final, ce livre, comme tant d'autres, vous enfoncerait dans vos préjugés au lieu de vous guider (et moi avec) vers un peu plus de sagesse.

Ce n'est donc pas en classant les cons que nous les comprendrons ou que nous saurons contrôler mieux la manière dont ils surgissent dans notre vie. Bien sûr, dans un grand nombre de films, de comédies et de romans, on trouve des profils aux traits saillants qui permettent de marquer des types, si bien que leur total manque d'imagination alimente chez les autres, comme par magie, une immense créativité. Mais cela me confirme dans mon propos. Car la philosophie travaille par concepts, et non par personnages. Pour rendre justice à différents cas, j'ai prévu de très courts intermèdes, afin de rendre visibles les expériences que j'ai à l'esprit pendant que je travaille dans l'abstraction. Mais je ne veux rien inventer ici. Je veux comprendre.

Bref, bien que cela soit assez inhabituel en philosophie, je vous propose de ne pas chercher à définir trop précisément les cons. Laissons-les dans la nébuleuse où chacun d'entre vous reconnaîtra les siens. D'ailleurs ! Pour être tout à fait sincère, je me fiche de savoir exactement ce qu'ils sont, d'où ils viennent et de quelle répugnante manière ils se reproduisent. Je voudrais seulement qu'ils me laissent vivre en paix, et c'est précisément ici, dans mon cœur fragile qui ne demande qu'à aimer, que se pose le problème, ou plutôt qu'il se plante plus douloureusement qu'une écharde. Les cons ne nous laissent pas tranquilles, et ils accablent particulièrement ceux qui voudraient vivre loin d'eux. C'est le second axiome de ce livre : *les cons nous submergent*.

Voilà bien le mystère. Comment est-ce que la connerie trouve son chemin, comment est-ce qu'elle s'imisce, serpente et se love sournoisement jusqu'à l'intérieur du *sujet théoriquement intelligent* ? Pour répondre à cette question, nous devons commencer là où l'intelligence s'arrête, et c'est pour cela que je vous ai livré, amis lecteurs et bien-aimées lectrices, trois observations qu'un auteur plus habile, mais moins sincère que moi, aurait gardées en conclusion, à savoir : on est toujours le con de quelqu'un ; les formes de la connerie sont en nombre infini ; et le principal con se trouve en nous. Ces trois observations sont parfaitement exactes, mais en ce qui me concerne, elles ne me sont d'aucun usage. Je réclame à la philosophie des techniques conceptuelles précises, qui me permettent de surmonter les failles dans mon intelligence, le manque de souffle dans ma bonté, que je découvre chaque fois que, passant cette porte à ma gauche, je me trouve confronté à la connerie humaine.

COMMENT ON TOMBE DANS LES FILETS DES CONS

Il y a des cons qui ne veulent pas d'emmerdes avec leurs femmes, et des connes qui ne veulent pas d'emmerdes avec leurs maris, d'autres qui ne veulent pas d'emmerdes avec leurs enfants, d'autres avec leurs parents, d'autres avec leurs voisins, d'autres avec leurs collègues, d'autres avec leurs élèves, d'autres avec leurs profs, d'autres avec leurs chefs, d'autres avec les médias, d'autres avec leurs clients, d'autres avec les flics... Et c'est à reculons, en tâchant désespérément de s'éviter les uns les autres, que les cons entrent en collision.

Où l'on découvre que la connerie est un dispositif dans lequel des abrutis vous capturent. Et comment orienter votre pensée pour commencer à vous en sortir.

Les cons surgissent sans préavis, à un moment où vous ne vous y attendiez pas. Vous n'y étiez pas préparés. Vous souhaitiez simplement faire quelque chose, vous déplacer ou jouir d'un paysage, travailler ou profiter de la vie – disons vivre, simplement vivre, en suivant votre bonhomme de chemin. Mais la connerie humaine a surgi. À présent, peu importe si vous étiez bien ou mal lunés ce matin ou ce soir, cette connerie vous crispe, elle vous pèse. S'il est permis d'être plus précis et un peu dramatique, nous dirons qu'elle vous blesse. Même si vous souhaitez, par orgueil, vous maintenir au-dessus de ça, la connerie vous blesse. Le fait même qu'elle vous blesse vous contrarie ; cela agrandit la blessure et l'envenime.

Ne faisons pas les fiers, osons regarder la plaie de plus près. Dans mille cas que l'on trouve dans la rue – le véhicule qui vous coupe la route, le promeneur qui file un coup de pied à son chien ou qui jette

ses déchets par terre –, le con est celui qui manque de respect aux autres, qui méprise un précepte même du simple bon sens, qui en définitive détruit les conditions pour vivre ensemble. Pour dire sans attendre toute la vérité, la plupart de ces comportements sont eux-mêmes des symptômes de problèmes profonds qui ne dépendent pas seulement des personnes en question : des conditions de travail difficiles et précaires, une industrie du loisir et de la consommation débridée jusqu'à l'angoisse, la mise en échec des cadres qui régulent les rapports entre les êtres... Pour tout à fait comprendre la situation, il faudrait tenir compte d'un processus selon lequel ce ne sont pas seulement les cons qui détruisent les conditions de la vie sociale, c'est aussi une société malade qui produit des cons. L'important est de retenir que les phénomènes humains ont une épaisseur spécifique, ce qui n'empêche pas, de fait, qu'il y ait des cons.

Voici donc une première considération importante : le con ou la conne se définissent, du fait d'un comportement que nous estimons inadéquat, comme des êtres que nous identifions, même momentanément, comme situés à un degré inférieur d'une échelle morale où, sans être parfaits, nous nous situons nous-mêmes – dans notre effort à tous pour devenir des êtres humains accomplis.

Avant d'examiner plus avant la question, il convient de parer rapidement à une objection. Puisque l'on est toujours le con ou la conne d'un autre (voir chapitre précédent), est-ce qu'on a vraiment le droit de dire de quelqu'un qu'il est con ? Puisque, à ses yeux, c'est probablement nous qui le sommes... D'ailleurs, qui sait définir ce qu'est un être humain accompli ? À suivre jusqu'au bout ce raisonnement, la connerie n'existerait pas parce qu'elle est relative, tout comme les critères de valeur sur lesquels elle repose, et qu'elle dépend entièrement d'un point de vue individuel. En ce sens, elle ne refléterait rien d'autre que des préférences intimes, seulement

valides pour chacun. Eh bien ! Ce relativisme ne m'effraie pas. J'accorde de bon cœur que nous sommes tous le con d'un autre ; mais cela ne signifie pas que tous les cons se valent. Au contraire, puisque chacun fournit sa propre évaluation de la connerie, la confrontation entre les évaluations produit nécessairement certains accords et désaccords. Donc, dans la situation locale et urgente qui fait l'objet de notre analyse, le con ou la conne est celui ou celle que le plus grand nombre d'autres s'accordent (malgré les variations) à estimer tel : cela signifie que la connerie objective n'est pas celle qui existe dans l'absolu et qui précède les évaluations subjectives, mais celle qui est produite par le recoupement de ces évaluations, de sorte que l'on peut dire que l'objectivité se définit à l'intersection de toutes les subjectivités, comme ce qui leur est commun. Ce n'est donc pas parce que la connerie est relative qu'elle ne peut pas recevoir une valeur de vérité ; au contraire, elle exprime précisément la vérité des relations. Je conclus donc à nouveau que l'on peut considérer qu'il y a réellement des cons, qui même localement, même momentanément, réussissent *moins* que les autres dans notre effort à tous pour devenir des humains. Et bien que chacun diffère en partie sur les détails, j'estime que cela, tout le monde le sait.

Seulement, il se produit ici une curieuse anomalie. Dans la situation que l'on vient de décrire, ceux qui se pensent pour ainsi dire dans le rôle de témoins devant la connerie devraient se trouver dans une position de surplomb : si quelqu'un est identifié (même momentanément) comme placé par son comportement en bas d'une échelle morale qui évalue notre effort vers l'accomplissement humain, cela devrait signifier que les autres se trouvent au-dessus. Donc, là où une personne se comporte de manière abusive, contre-productive ou dangereuse, nous devrions mettre à profit notre surplomb pour passer à l'action, rétablir sans difficulté la situation

et, sans aucune colère, empêcher le con de nuire. Et pourtant, ce n'est pas ce qui se passe. Pourquoi non ? Parce que la faiblesse ou l'infériorité morale ne disent pas tout de la connerie. Il faut observer une seconde détermination importante : la connerie n'est pas seulement faiblesse, elle est laideur. Elle se définit comme la face repoussante de la faiblesse humaine.

Par là, le problème véritable commence à se nouer. Pris à la gorge par la surprise de juger un être comme inférieur (avec *plus ou moins* de raison, mais jamais *sans raison*), nous sommes également surpris de percevoir en nous une sorte de recul, un mépris ou un dégoût, qui prennent justement nos forces à défaut. Nous savons, nous sentons que nous valons mieux que le malpropre qui ne tire pas la chasse dans les lieux publics, ou que la baronne qui se croit tout permis parce qu'elle a de l'argent ; et pourtant notre valeur ne suffit pas à nous faire triompher de leur connerie. Au contraire ! C'est à proportion de notre exaspération pour eux, à proportion de notre désir de les planter là ou de les faire disparaître de notre monde, que nous les distinguons précisément comme un con ou une conne – des êtres qui créent autour d'eux un reflux de bienveillance et d'amour. Ainsi, exactement en même temps que la connerie repose sur un jugement moral formel, elle engage un rapport affectif – en d'autres termes, une émotion – par définition négatif, qui nous donne soif de renoncer à notre commune humanité par un réflexe épidermique, un excès d'impatience dont nous ne voulons même plus savoir s'il est salutaire ou suicidaire. Quoi qu'on y fasse, les cons, on les déteste – *stultitia delenda est*.

Alors s'enclenche un très étrange dispositif, que je compte décrire plusieurs fois, en employant différentes images, afin de déjouer différents pièges. Nous étions comme réunis en cercle autour de l'emmerdeuse ou du connard qui empoisonnent nos vies, et nous

nous accordions à les placer plus bas que nous-mêmes... Mais au moment où ils se mettent à nous répugner, nous commençons à perdre à notre tour notre disposition à l'empathie. Oui ! Plus vous savez et sentez que le con est un con, plus vous perdez votre pouvoir de bienveillance, plus vous vous éloignez de votre propre idéal humain, et plus vous vous transformez vous-même... exactement en proportion... en un être hostile, c'est-à-dire en un con (la preuve en est, en particulier, que vous devenez le con ou la conne du con). Bien sûr ! Car tout ce que fait cette crevure vous heurte... parce que vous voulez en quelque sorte ne pas voir ce déchet... parce qu'il faudrait sauver votre propre bien-être... Alors l'autre vous énerve, il vous répugne... mais plus vous reculez, plus il vous insulte... et donc vous reculez encore... mais vous vous enfoncez encore, plus profond dans votre mépris... Comment ne pas le détester, l'autre, puisque c'est justement sa faute ! Mais plus vous le détestez... plus vous vous enlisez.

Ces sables mouvants illustrent un processus qui nous indique, en conclusion de ce premier chapitre, pourquoi il est si difficile d'avancer face aux cons. En effet, les impressions issues de l'imperfection humaine consistent immédiatement en une posture qui rabaisse et diminue non seulement l'être que l'on observe de l'extérieur comme un objet, mais aussi le sujet de l'observation, le prétendu spectateur. Cela signifie qu'il est structurellement impossible d'être un simple *témoin* de la connerie. Il est en effet contradictoire que la connerie vous laisse dans une position neutre : l'évaluation qui vous permet d'identifier la conne ou le con vous a déjà fait prendre parti *contre* eux. Ensuite, ce défaut de neutralité ne vous laisse pas indemne, au contraire : votre jugement signifie en lui-même, et immédiatement, la diminution de l'amour et de la bienveillance que vous êtes capable de montrer, ici, maintenant, à

cette connasse ou à cet abruti. Ainsi, si les cons forment une si grande calamité, c'est en ceci qu'ils constituent un problème dynamique qui, sitôt qu'il est posé, détruit les conditions de sa solution. D'où je conclus par la première des phrases que j'appelle des « pochoirs », parce qu'elles sont spécialement découpées pour que les plus jeunes aillent les peindre sur les murs, au cas où l'urgence s'en ferait sentir – et vous, sur le revers de vos paupières, pour ne jamais les oublier :

1

Vous n'êtes pas le prof des cons.
Changez les situations, pas les personnes.

COMMENT SE REMETTRE DE SA STUPEUR

— Pardon, bonjour... C'est une plage magnifique, n'est-ce pas ?

— Ouaip.

— C'est incroyable, cette impression de vastitude, d'espace...

— ...

— Je comprends que vous ayez amené vos enceintes, c'est agréable d'écouter sa musique.

— Ouaip.

— Oui moi aussi, j'aime bien, j'ai pris mes écouteurs. Mais... Hm. L'ombre de notre parasol ne va pas vous gêner ?

— Boah, non. D't'façon, ça tourne.

— Mais est-ce que vous... enfin peut-être que ce serait plus agréable pour tout le monde... Si vous...

— Si on quoi ?

Où l'on découvre le raisonnement inconscient qui vous fait confondre la souffrance et le mal ; et pourquoi les cons sont des événements comme les autres.

Le cercle que j'ai appelé les sables mouvants consiste en ceci qu'il n'existe pas de constat de connerie : du fait de son caractère extrêmement contagieux, les cons transmettent la connerie immédiatement ou presque. En identifier un c'est commencer à en devenir un autre, car cela signifie perdre son sang-froid et ses capacités d'analyse. Donc, plus vous vous débattiez pour échapper aux cons, plus vous aidez l'un d'eux à naître – en vous. Situation cauchemardesque, plus répugnante qu'un film de science-fiction, qui explique et éclaire votre réaction de panique.

L'effort pour briser le cercle a donné lieu à un certain nombre d'observations philosophiques, religieuses, mythologiques, littéraires, artistiques et autres. Pour en donner un résumé très synthétique, il n'a échappé à personne parmi les humains que nous avons tendance à aimer les gens aimables et à sourire à ceux qui nous sourient : à nouveau, il s'agit d'un cercle – cette fois vertueux –

où le phénomène qu'on appelle l'amour (ou, si l'on préfère, la bienveillance) est capable de s'autoalimenter du fait de l'interaction entre ses éléments. Mais puisque la connerie enclenche le phénomène exactement inverse et nous entraîne dans une rétroaction d'hostilité, la solution doit nécessairement consister dans un renversement de la dynamique affective.

L'issue du problème consisterait donc à tout simplement inverser la vapeur pour, comme on lit ici et là, répondre à la haine par l'amour, pardonner les offenses, renverser nos propres représentations, tendre l'autre joue – bref, sourire à ce foutu bestiau qui vous tape sur les nerfs, car seule votre propre générosité pourra vous aider à revenir – vous autant que lui – à une meilleure humanité.

Malheureusement cette proposition, que j'appellerai le *sursaut*, comporte une difficulté dont tout le monde a fait l'expérience. Le sursaut moral suppose en effet de contrarier toutes les forces qui tendent vers le conflit, donc d'interrompre la logique des causes et des effets, bref, de briser le cours des choses pour les orienter en sens inverse. Or, cela semble non seulement très difficile à faire, mais même logiquement absurde. Où, je vous le demande, trouverez-vous la force ne serait-ce que de jeter un clin d'œil complice au connard qui vous méprise ou de sourire à l'abrutie qui ruine sciemment toutes vos démarches ? D'où peut provenir ce surcroît de force face à la connerie, alors que nous venons de la définir précisément par sa propriété d'expansion, autrement dit par la manière dont elle diminue vos forces morales ? En réalité, l'appel au sursaut présuppose ce qu'il est censé engendrer, c'est-à-dire qu'il vous attribue toujours la force de faire ce que vous devez faire *en droit* – tout en sachant que cette force, *de fait*, vous ne l'avez pas.

Voilà pourquoi le sursaut, quelle que soit la tradition où il apparaît, relève toujours d'une logique de la sainteté et de la grâce : il suppose une force qui vous dépasse, qui n'est pas tout à fait vous, peut-être pas tout à fait humaine, susceptible de prendre le relais là où vous êtes défaillants. Dans ces conditions, pour être en mesure d'accomplir le sursaut, il faut apprendre à se faire le médiateur d'une puissance plus que mienne, plus que vôtre et peut-être plus qu'humaine. Appelez-ça Dieu, les dieux, les esprits, le sens de l'Histoire ou je ne sais quelle vertu morale, inspiration artiste ou puissance rationnelle, il faudra toujours que la force supplémentaire qui permet de faire le sursaut vous vienne de quelque part, et ce quelque part ne peut être qu'*ailleurs* (c'est-à-dire ni vous, ni moi, et encore moins les cons).

Beaucoup d'hommes et de femmes au grand cœur ont écrit sur cette question, je ne veux pas m'y attarder. Il me suffit d'attirer l'attention sur le principal aspect, à mes yeux, par où l'idée du sursaut comporte une proposition intéressante, pour ne pas dire géniale. En effet, en plus d'exprimer un vœu pieux, elle permet de présenter le dispositif de la connerie sous une perspective qui n'a même pas besoin de contrarier les forces pour les faire s'inverser. Voici comment.

Je l'ai dit, la connerie nous inflige une blessure qui nous affaiblit moralement ; pourtant, malgré notre première impression, cela ne signifie évidemment pas qu'elle nous prive *absolument* de nos forces. Certes, la connerie par définition nous fait mal, et les cons se nuisent le plus souvent à eux-mêmes. Mais cela ne signifie pas que la connerie soit *absolument* un mal : il y a ici un effet d'emballement et d'exagération. En effet, *faire mal* et *être un mal* sont deux choses différentes, que nous avons jusqu'à présent laissées confondues sous l'effet de la panique. Les cons font mal les choses (c'est le jugement

que nous pouvons produire grâce à notre intelligence) et du même coup, ils nous font mal (c'est la détermination affective, qui décrit la relation entre les cons et nous). Mais nous ne pouvons pas déduire de ces deux évidences que les cons incarnent une détermination du mal absolu universel. Pourtant avouez-le, c'est ce que vous pensiez ! Mais la notion du *mal* considéré dans l'absolu est une détermination qui ne tient pas compte des relations, elle doit valoir indépendamment du cadre où elle s'exerce. Or, sans débattre de la consistance de cette notion, vous devez reconnaître que votre douleur locale (née du fait que votre ex vous harcèle pour l'ancien aspirateur, ou que votre collaborateur vous fait répéter cent fois la même chose sans suivre vos indications) vous a fait passer mentalement d'un cadre relatif – l'action particulière du con et votre réaction particulière à son existence – à une affirmation inconditionnelle (*stultitia delenda est* : il faut absolument détruire la connerie universelle, et si possible anéantir ce con). Ce dérapage mental est ce qu'on appelle une induction, car on passe du particulier au général, et cette induction est erronée. Par cette opération logique inconsciente, le germe ou le virus de la connerie s'est introduit en vous. En effet, vous affirmez comme absolue une vérité qui n'est que relative, et vous vous placez (certes, inconsciemment) en position de juges de l'Univers ; or considérer son propre avis comme un absolu, c'est l'une des définitions subjectives du con, l'image divine qu'il a de lui-même.

Eh bien ! Vous voici prêts à admettre que malgré votre souffrance, vous ne pouvez pas en déduire absolument que l'existence du con soit un mal, ni même que la connerie dont il fait preuve soit un mal (je parle ici de la connerie, et non des crimes). Cette considération a un très grand avantage : elle permet de figer la situation que je décrivais plus haut comme des sables mouvants. Car

nous venons de découvrir qu'elle est moins engendrée par l'interaction entre les personnes que par une sorte de sidération que vous avez au moment d'être blessés (choqués) par le comportement de quelqu'un, et qui vous donne le vertige en fixant votre attention sur la blessure. Oui, le cercle vicieux établi entre les cons et vous était entretenu par un autre cercle, en vous-mêmes, par lequel votre force et votre bienveillance se divisaient et se poursuivaient l'une l'autre : parce que vous aviez mal, vous considérez l'existence du con comme un mal, ou si vous préférez, comme un malheur. Voilà pourquoi j'ai placé ce chapitre sous le signe de la « stupeur ». Les sables mouvants sont une illusion qui s'autoalimente dans et par la panique. Parce que vous ne saviez pas comment vous en sortir, vous avez estimé qu'on ne pouvait pas s'en sortir autrement qu'en détruisant soit le con, soit sa connerie. Cet enchaînement de pensée est naturel et nécessaire, mais il a emmené votre réflexion dans une impasse, car il est tout simplement incorrect.

L'irréductible négativité de la connerie apparaît plutôt comme un événement qui, comme tous les autres, n'est pas un mal *en soi*, bien qu'il soit une souffrance. Or un événement, comme chacun sait, a toujours une valeur ambivalente ; ça peut tourner bien ou mal ; plus ou moins bien, plus ou moins mal ; ce n'est pas déterminé à l'avance, bien que cela soit pris dans des liens de causalité ; en définitive, un événement, c'est la réalité en tant qu'elle surgit nue et molle comme un nouveau-né, disponible au changement. Et lorsqu'il s'agit d'un con qui vous accable par ses remarques graveleuses à longueur de journée, ce connard est évidemment plus que disponible, il constitue carrément une sorte d'invitation. Oui, il vous appelle. Mais il ne vous appelle ni à la violence (cela vous ferait tomber dans les sables mouvants) ni à la sainteté (encore que... si vous le pouvez, ne vous en privez pas) : il vous appelle à l'épreuve. En cela, vous devez voir

en lui l'occasion de faire l'épreuve de cette valeur morale à laquelle vous vous référez, à juste titre, lorsque vous dites que c'est un con, et que dans votre effort pour devenir humains, vous cherchez à vous attribuer à vous-mêmes. D'où je conclus :

2

Là où la connerie advient, votre valeur doit survenir.

**COMMENT ON PASSE
DE LA FAUTE À LA CHANCE**

Parmi les cons, il y a ceux qui se délestent sur les autres de leurs frustrations accumulées, qui couvrent tout l'Univers de reproches, qui vous inondent de médisances, qui se laissent fasciner par tout le mal, par la quantité proprement infinie de mal qu'ils arrivent à dire des autres, et qui pour l'unique raison que vous n'avez pas dit un mot, finissent par vous trouver absolument charmants. Plus tard, lorsqu'ils auront de nouveau fabriqué leur bile, ils iront trouver un autre interlocuteur à qui ils iront débiter tout le mal, la quantité proprement infinie de mal qu'ils pensent des autres, et à qui ils pourront raconter comment, pourquoi et à quel point vous les avez déçus.

Où l'on découvre que la connerie n'a pas de spectateurs, mais seulement des complices. Et que c'est pour cela qu'elle ne nous laisse pas indifférents, et que nous désirons agir.

Si vous n'avez pas lu les pages qui précèdent sans rien y comprendre, vous m'accorderez que n'importe quel con est un être inférieur, mais qu'il ne constitue pas une raison suffisante pour vous faire désespérer de tout l'Univers. Passé donc l'effet de panique, vous comprenez à présent qu'un con à la fois crée entre vous et lui un différentiel moral (car oui, il *est* inférieur), vous lance un défi (celui de parer aux effets de ce différentiel), et par sa connerie même, vous donne un avantage qui vous place au-dessus de lui. En comprenant ceci, vous avez repris la main sur votre avenir. Et si vous ne vous sentez pas dès maintenant en position de force, lisez de nouveau ces dix dernières lignes.

À présent, n'en déplaise aux mystiques de la grâce et aux volontaristes du mérite moral, vous n'avez pas à chercher plus de force que vous n'en avez ; car maintenant que vous avez appris à distinguer mal relatif et mal absolu, vous comprenez que plus un

con est con, plus il requiert ici et maintenant, de vous et de personne d'autre, une réponse adaptée pour l'empêcher de nuire. Peu nous importe désormais qu'il insulte à l'humanité. Nous voyons à présent qu'il est *absolument* cet abruti précis qui défie maintenant votre humanité, à vous. Cette humanité, oui, que vous voulez accomplir en vous-mêmes.

Ainsi, la notion de *défi* aide à revoir entièrement notre première description et à sortir des sables mouvants une fois pour toutes, sans en passer par un sursaut. Il ne s'agit pas seulement de relativiser la connerie ; il s'agit de libérer votre attention de la partie négative de l'interaction (à savoir, la connerie du connard) qui, par effet de stupéfaction, s'envenime en vous et met en route un cercle de rejet qui vous transforme vous-mêmes en con ou en conne. Sans d'abord rien changer, il suffit de recentrer votre attention sur la seule chose qui compte : le défi que n'importe quel événement lance à votre humanité. Je parle de défi pour souligner la dimension personnelle et intime que constitue cette interpellation. Il ne s'agit pas seulement d'une occasion ouverte par hasard à votre action, mais de quelqu'un – même s'il s'agit d'un inconnu que vous n'avez jamais vu et que vous ne reverrez plus jamais – qui s'adresse à vous et uniquement à vous.

Vous savez désormais que la première chose à penser, lorsque vous rencontrez un con, est d'avoir pleinement conscience qu'il est lui-même en train de sombrer dans les sables mouvants (lesquels ? peu vous importe), et que, dans ces conditions, vous êtes en quelque sorte le seul espoir dans notre commune ascension vers l'humain. Pour ne pas sombrer à votre tour, il vous faut donc prendre acte du fait qu'un con ou une conne témoignent d'un dysfonctionnement, autrement dit d'une anomalie dans la conception que vous vous faites de l'humanité. Et cette conception, qui doit la défendre, sinon

vous ? Voilà pourquoi il vous appartient à vous, et à vous seulement, de reconstruire la paix et la concorde. Bien sûr ! Vous ne pouvez l'attendre ni d'elle ni de lui, puisque ce sont des cons. Par conséquent, plus ils sont cons, plus c'est à vous d'être sages, c'est-à-dire de travailler à comprendre les choses pour les déplacer.

Alors que le sursaut suppose un surplus d'amour qu'on ne peut trouver que dans de grands principes (l'amour de Dieu, l'harmonie universelle, la raison, le pragmatisme, la force, etc.), la notion de défi vous incite au contraire à particulariser l'approche du phénomène au point de le prendre *exclusivement* pour vous – comme si le con, oui, était une lettre scellée à votre nom et que vous seul(e) devez l'ouvrir. Certains vous diront que les destins vous l'envoient, d'autres que c'est Dieu qui vous l'envoie. Quant à moi, je vous affirme que la connerie est sans témoins, ce qui revient au même, car cela signifie que lorsqu'un con apparaît, vous ne l'observez pas de l'extérieur, vous n'êtes pas les *soi-disant spectateurs* que vous croyez être. Vous me direz que vous n'y êtes pour rien, dans sa connerie ; et moi je vous réponds que vous y êtes pour quelque chose, car vous êtes celui ou celle qui la perçoit. En ce sens, même si ça vous dégoûte, le con et vous, vous faites équipe.

C'est pour ne pas admettre ce que vous venez de lire que votre pensée a commis, face au con, une dangereuse erreur d'induction, qui consiste à effacer les singularités de la situation. Car pour terminer la formule par laquelle je veux vous réveiller de votre hypnose et vous faire revenir à vous, voici le grand scandale : *si la connerie n'a pas de témoins, c'est parce qu'elle n'a que des complices*. Je sais d'expérience que cette idée est révoltante, et pourtant nous devons extraire de notre chair vivante l'épine qui nous heurte si profondément. Le temps est donc venu de réorienter votre attention vers votre propre rôle dans cette situation.

Car ce qui vous enrage, ce qui teinte *inutilement* de rage votre révolte, est une certaine idée de responsabilité par laquelle vous voulez vous dédouaner de la connerie du con. Vous pensez que ce n'est pas à vous de régler ce conflit, puisque ce n'est pas vous qui l'avez créé. Vous vous figurez qu'en faisant le premier pas vers l'apaisement, vous accepteriez une suggestion sournoise selon laquelle vous seriez un peu coupables de la connerie de l'autre, que tout ça c'est un peu de votre faute, puisque c'est à vous de prendre l'initiative de paix.

Eh bien ! Votre résistance est justifiée. Je vous l'accorde, c'est bel et bien le con qui est moralement responsable de sa propre connerie. D'ailleurs, oui, les cons sont toujours à l'origine des conflits, et la connerie est bien la leur. Mais vous vous trompez en accordant de l'importance à ce point. Car maintenant que ce cafard a surgi dans votre vie, il n'est plus question de vous lamenter. La faute est peut-être la sienne, si vous y tenez, mais cette vie est la vôtre. Votre attention doit donc se limiter *exclusivement* à la situation qui vous concerne, afin d'identifier votre marge de manœuvre et de choisir les stratégies les plus efficaces. Comprenez-vous ? L'événement a surgi dans votre vie, à présent il vous interpelle ; je vous l'accorde, il est pour le moins surprenant (regrettable et comique) que le Grand Défi de l'existence ait pris l'apparence et la voix de cette dinde, de ce crevard ; je comprends que vous ne pensiez qu'à en faire votre litière. Mais ignorez-vous que les héros doivent *toujours* terrasser des monstres puants ? Cessez de crier à l'injustice pour vous convaincre qu'il y a maldonne. Renoncez à l'idée que ce connard n'a pas sa place dans votre vie, puisque c'est tout le contraire. Il s'adresse à vous, bel et bien à vous, et c'est à vous maintenant de démontrer votre valeur.

Cette considération engage une redéfinition de votre propre position, mais aussi de votre champ de manœuvre. Car il ne vous importe plus de détruire le con. Il a existé avant vous et continuera probablement sa vie ailleurs. En ce qui vous concerne, l'objectif se limite à l'empêcher de nuire. Cela peut signifier le faire sortir matériellement de votre vie, mais ce n'est pas toujours possible. Il est même parfois hors de portée de l'empêcher complètement de nuire. Mais vous comprenez qu'il s'agit désormais pour vous de déterminer avec précision le plateau de jeu dont vous pourrez reconfigurer les pièces. Y compris dans le cas où, pour des raisons hiérarchiques, vous ne pouvez pas directement lui voler dans les plumes.

Dès lors, le con est sans doute en train de ruiner l'atmosphère et de piétiner ce que vous considérez comme important, il est *aussi et par là même* en train de vous offrir une occasion en or de montrer, vous, ce que vous valez. Ne soyez pas brutaux, ni aveugles, ni précipités. C'est maintenant que vous pouvez faire montre de votre intelligence et de votre tact : ces qualités ne servent à rien d'autre qu'à ça, c'est *avec lui et par lui* qu'elles prennent leur signification. La valeur humaine n'aurait tout simplement aucun sens s'il n'y avait pas, de temps en temps, des rencontres malheureuses qui imposent de la mettre en œuvre.

En vertu de l'ambivalence axiologique de tout événement, et en vertu de l'intrication réciproque du sujet et de l'objet, la connerie des autres doit donc immédiatement être comprise comme une occasion favorable, nécessaire, opportune, à votre propre développement moral. Elle est d'ailleurs merveilleusement adaptée à vous, puisque vous êtes ici, et à personne d'autre. En ce sens, je conclus à présent que les cons sont bel et bien une chance, et c'est pourquoi j'insiste :

3

Prenez l'initiative de paix.

RECHUTES DANS L'ÉMOTION

Les cons qui veulent s'imposer par leur mémoire et par leurs connaissances ont sérieusement souffert depuis l'invention des smartphones. On les croise, malheureux, qui errent dans les salons comme des dinosaures après une glaciation. Rien n'est plus douloureux que de voir leur interlocuteur, tandis qu'ils soutiennent quelque chose sur l'Orient Ancien ou les institutions américaines, dégainer le maudit objet pour vérifier dans Wikipédia : impression qu'un chasseur abat un animal d'une espèce en danger.

Malheureusement, par un effet d'écosystème bien connu des biologistes, la disparation des cons *savants* va de pair avec la prolifération des cons *d'expérience*. Il n'y a qu'à voir le plaisir avec lequel ils vous accablent des noms de pays et de villes où ils sont allés, de personnes qu'ils connaissent ou qu'ils ont connues, toute cette puissance, tout ce prestige dont vous devez accepter qu'ils se drapent sans raison, faute d'avoir assimilé ce dont ils veulent vous accabler... Désespérants exhibitionnistes, qui se pavanent sans ouvrir leur imperméable, rongés d'avance par la honte de ce qu'ils s'obstinent à *ne pas faire*.

*Où l'on discute l'excès des émotions d'une manière si
profonde qu'elle donne une haute idée de l'auteur, mais aussi
de soi-même.*

Hélas, l'analyse qui précède ne vous a qu'à moitié convaincus. Bien sûr, vous avez compris qu'il était important de relativiser au quotidien votre notion du mal, ce qui consiste en une opération logique qui a figé la spirale affective. Vous avez admis que le con n'est pas un mal mais seulement une souffrance, et que c'est sur ce terrain que vous devez lutter ; et en passant de la faute (du con) au défi (pour vous), vous avez recentré votre attention – c'est-à-dire que vous ne pensez plus à ce que le con ou la conne vous font perdre (votre temps, votre patience, votre sang-froid, votre confiance en vous, votre joie de vivre...) mais à ce qu'il/elle vous invite à trouver, c'est-à-dire les moyens de faire preuve ici et maintenant de patience, de sang-froid et de joie de vivre.

Pourtant, je le sens, il vous est difficile d'admettre que la connasse qui a trahi vos secrets ou l'abruti qui fait un barbecue sous votre fenêtre soient d'authentiques *cadeaux* dans votre vie. Je vous

comprends, mais je vais vous montrer pourquoi vous vous trompez. (Notez que je mène cette réflexion pour moi aussi, car mon connard à moi, d'une manière tout à fait ingénue et pour ainsi dire instinctive, semble résolu à me pourrir la vie – y compris, c'est extraordinaire, au moment où j'écris ces lignes.)

Il faut, pour avancer, incorporer à notre réflexion le caractère inéluctable des rechutes. Les plus grands cœurs ne s'en sont pas cachés : une fois que l'on connaît les principes généraux de la philosophie morale (ou si vous préférez, les chemins de la sagesse), il suffit qu'un con grille un feu rouge et vous emboutisse la voiture en vous couvrant d'injures, pour que toute votre habileté logique s'envole d'un coup. Cela aussi, c'est structurel : nous savons que presque tous nos maux sont relatifs, donc se comprennent comme des défis, donc sont des chances pour notre vie, mais en réalité à chaque fois que l'épreuve recommence, à chaque fois qu'une souffrance même légère (car franchement, quelle importance, la voiture !) s'affirme *absolument*, nous confondons immédiatement tout de nouveau, et de nouveau la connerie parvient à nous mettre hors de nous. Je l'ai dit dès l'introduction, la connerie gagnera presque toujours. C'est une raison supplémentaire pour ne pas se rendre.

Ce que je viens de décrire, je l'appellerai désormais l'effet *feu d'artifice*. Cet effet consiste en ceci que sous le coup d'une émotion quelconque (à vrai dire, même la joie et l'amour produisent cet effet), le nombre de choses que vous êtes capables de prendre en compte simultanément se réduit à proportion de l'intensité ressentie. Plus l'émotion est vive, plus l'obscurité autour d'elle est profonde. À chaque nouveau choc, votre champ de vision se rétrécit et l'événement local prend une valeur absolue, comme si rien n'avait jamais été plus lumineux ni plus brillant que lui. C'est peu dire que la souffrance vous empêche de penser ; cet effet joue un rôle central

dans votre répugnance à même adresser la parole aux cons, car il ramène sans cesse votre attention sur leur connerie.

Les effets des émotions et le travail qu'elles nécessitent sont généralement mal compris, parce qu'une grande partie des philosophes et de leurs héritiers ont tendance à privilégier un discours de contrôle. Il faut l'admettre, il y a là une excellente idée. Lorsque votre exaspération contre la crétine ou votre mépris pour le charognard explosent, il est indispensable de limiter cette explosion – certainement pas par charité, encore moins par politesse ! Mais la déflagration causée par la force émotionnelle peut abîmer ce à quoi vous tenez, autrement dit entrer en conflit avec vos propres intérêts. Vous me direz encore que c'est le con ou la conne qui causent cette déflagration ? Non. Pas plus que le feu d'artifice n'est responsable de la nuit. En revanche, si vous lâchez la bride aux émotions, elles auront les moyens, oui, de faire énormément de dégâts en vous et autour de vous.

En vertu de cette force explosive, les émotions nous apparaissent d'abord comme des forces de désordre ; et les cons sont eux-mêmes des facteurs de désordre ; donc, il y a une grande sagesse à, comme je l'ai dit, vous inciter à reprendre les rênes de vos émotions. C'est seulement par ce moyen que vous reprendrez le pouvoir sur les cons – chose indispensable pour que l'Univers retrouve ce que vous considérez comme sa marche naturelle, ou qu'au moins vous, vous ayez la paix.

Néanmoins, la notion de contrôle suggère qu'il faudrait opposer à la violence des émotions quelque chose comme une force répressive, comme si la voix de la raison pouvait faire taire les émotions. Contre l'immédiateté de l'événement, il faudrait prendre le recul de la réflexion. Contre l'intensité du vécu, revenir à la froideur de la pensée. Contre les limitations de la subjectivité,

prendre un point de vue objectif. Il y a du bon sens dans tout ça, et comme toujours avec le bon sens, une grande part de naïveté.

Tous ces propos ont l'inconvénient de parier sur le dualisme entre deux entités : un ordre fixe, immuable et bon, et un désordre nécessairement mauvais et destructeur. Mes étudiants les plus pressés revalorisent le désordre en lui attribuant des qualités positives. Mais le problème n'est pas la valeur des deux pôles, c'est le dualisme lui-même. Tâchez d'être plus habiles. Il n'est pas difficile d'admettre qu'un ordre vivant est celui qui est capable d'accueillir le désordre, et cela signifie que l'instance de contrôle ne peut pas être contraire à l'émotion. Mais, en l'occurrence, si l'on admet que cette fonction de régulation ne peut pas être étrangère aux émotions, cela implique qu'elle doit nécessairement venir d'elles, autrement dit que les émotions sont elles-mêmes susceptibles d'autorégulation. Pour explorer cette intéressante suggestion, nous devons reconsidérer la manière dont les émotions s'articulent aux concepts ordre/désordre. Voici comment.

Premièrement, vous admettrez que, bien que les émotions dites grossièrement négatives – la peur, la tristesse, la colère, la haine – n'aillent jamais sans erreurs de jugement, elles ne se réduisent pas pour autant à des erreurs de jugement, autrement dit à de pures déterminations logiques. Elles s'identifient par des états souvent observables et mesurables (augmentation du pouls, sueurs, rougeurs, larmes, etc.) chargés d'intensité. Par conséquent, les émotions doivent être acceptées à leur tour comme des événements, c'est-à-dire comme des défis de second degré. Au même titre que l'existence des cons, l'existence de la haine, de la colère, etc., doit être accueillie non comme une erreur, mais comme un fait. Vous allez donc non seulement devoir *faire avec* l'existence du salopard qui refuse de récompenser vos efforts même par un geste qui ne lui

coûterait rien, mais vous allez en plus devoir *survivre* aux émotions qu'il vous inspire. Pour travailler correctement, il faut d'ailleurs inverser les choses : d'abord régler leur compte à vos émotions ; ensuite, on s'occupera de ce salaud.

Une fois admise leur souveraine existence d'événements, on pourrait continuer à soutenir que les émotions sont presque toujours excessives, donc se situent bel et bien du côté du désordre. Mais à bien y regarder, cette idée ne tient pas la route. Car les émotions ne deviennent excessives (par définition) que lorsqu'elles passent un seuil ; or, pour qu'il y ait un seuil, il est nécessaire que quelqu'un ou quelque chose l'ait défini au préalable, sans tenir compte de l'émotion ; donc, ce seuil suppose lui-même une instance extérieure. Cela nous indique que les émotions deviennent excessives toutes les fois que (et si et seulement si) une instance de contrôle vient irriter et exacerber leur force souveraine. Je m'explique par un exemple. Vous savez qu'il vaut mieux pour vous n'insulter personne – pas même les connards. Donc, l'émotion que vous sentez, au moment où vous êtes confronté à une ordure, se heurte naturellement à la représentation mentale du devoir de réserve auquel vous ne voudriez pas manquer. Plus cette force rencontre un obstacle en vous, plus elle se transforme en violence. Cela ne signifie pas qu'il faut lâcher la bride et insulter tous les cons que l'on croise, mais qu'il faut trouver un moyen d'expression adéquat à la force qui vous traverse, toutes les fois qu'elle vous traverse. L'essentiel ici est de comprendre que l'association immédiate entre l'émotion et le désordre, l'émotion et l'irréflexion, l'émotion et l'excès, ne se fonde pas sur la nature de l'émotion, mais sur une interférence extérieure à elle, de sorte que rien de tout cela (désordre, irréflexion, excès) n'en vient directement. Pour le dire en images, plus vous opposez vos cloisons aux vents, plus vous augmentez vos chances que les vents

les détruisent ; cela ne viendra pas de la force destructrice du vent, mais de la force destructrice de l'imbécile qui pose les cloisons.

Au lieu de culpabiliser vos propres émotions, il convient d'affronter la véritable difficulté, celle qui consiste à leur trouver une expression correcte. Par correcte, je veux dire que vos gestes et vos paroles doivent relever le défi d'*épuiser* la force des émotions en l'exprimant tout entière, jusqu'à plus soif. Il faudrait aussi que cette expression soit *adaptée* à son environnement, qu'elle prenne une forme qui permette à vos émotions de n'être pas rejetées ou niées par l'extérieur mais reçues et comprises, et, si possible, qu'elle améliore vos interactions à l'avenir. Cet effort pour soulager l'émotion et pour l'adapter aux circonstances, si par hasard vous le trouviez un peu naïf ou bien-pensant, c'est que vous avez lu ma proposition en adoptant le point de vue d'une instance de contrôle. Je vous promets, au contraire, que vous soulagerez votre cœur comme on soulage son intestin malade, et que nous ferons en sorte que les cons en avalent jusqu'à la dernière goutte.

4

Ne luttez pas contre l'émotion.
Épuisez-la.

COMMENT L'IMPUISSANCE ENGENDRE LE DEVOIR

Il y a des cons semblables simultanément à des éléphants et à des verres en cristal. Ils vous inspirent, au premier serrement de mains, une terrifiante impression de risque. On sait dès le départ qu'il faut les ménager ; on esquive le conflit presque à chaque phrase, à chaque regard ; d'une rencontre à l'autre, ce jonglage se poursuit sans qu'on soit toujours sûr de ses propres succès ; puis vient le jour où tout s'effondre. En contemplant les choses qu'ils ont brisées en mille morceaux, on fait l'expérience de l'irréparable – l'une des plus douloureuses, l'une des plus fascinantes de toutes. Certains philosophes, dans un esprit de consolation, assurent que l'irréparable était au fond inéluctable ; mais c'est un doux mensonge. L'irréparable arrive le plus souvent par accident. Et c'est cela précisément qui définit les cons : ils rendent les accidents inévitables.

Où l'on découvre que la posture moralisante face aux cons repose sur un sermon implicite, que ce sermon comporte un trucage, et que ce trucage vous condamne à l'insatisfaction.

Les analyses précédentes ont permis de ramener le problème à ses justes proportions : le défi, ici et maintenant, d'un con ou d'une conne qui vous pourrissent l'existence. Ce défi a orienté vos efforts dans la bonne direction, c'est-à-dire non pas contre vos émotions, mais avec elles. À présent, nous pouvons revenir aux faits, c'est-à-dire aux actes par lesquels les cons vous accablent et méritent votre mépris, pour déterminer comment y répondre.

J'attire d'abord expressément votre attention sur un point : même s'il y a des êtres repoussants à tous égards, être un con – tout comme être un sage – n'est l'essence de personne ; il s'agit d'une manière de faire. Donc, inutile de jouer sur les mots en observant que le terme « connerie » s'emploie en deux sens et désigne à la fois l'acte qu'il a fait (une connerie, donc) et le prédicat moral que vous lui attribuez (la connerie). Nul n'est con de naissance, même s'il y a des cons invétérés. Par conséquent, vous admettez que faire une connerie et

être un con sont deux expressions qui signifient exactement la même chose. Voilà pourquoi – c'est ce qui m'intéresse – la réponse la plus commune à la connerie consiste à se concentrer sur l'acte considéré isolément et à trancher le lien entre ce que vous êtes – des êtres humains – et ce que les cons, dans leur connerie, *ne sont pas* mais qu'ils *devraient* être, à savoir d'autres êtres humains.

On peut donc dire que la colère que les cons vous inspirent s'articule immédiatement à la représentation du *devoir* : ils créent une rupture entre ce qu'ils font et la manière dont un être humain accompli *doit* se comporter, au moins selon votre propre conception de l'humain. Pour l'instant, je ne vais pas discuter cette représentation, ni l'extension plus ou moins grande de votre humanité. Je voudrais d'abord mettre en valeur une certaine posture moralisante.

En effet, que votre réaction se résume à un jet d'insultes ou se déploie dans une grande conférence improvisée, que vous grommeliez vos reproches ou que vous ruminiez l'affaire dans votre for intérieur, c'est toujours la même chose : la connerie en général vous fait partir dans des considérations qui se ramènent toutes à un sermon ou à une leçon de morale. *Ça va pas mais vous êtes con ou quoi ? Oui, tu t'es comportée comme une conne. Vous allez arrêter vos conneries !* Dans des expressions aussi simples et aussi ramassées, on décèle partout des manières de faire la morale. Lors d'une opération si rapide qu'elle se déroule inconsciemment, votre esprit confronte une série de devoirs moraux que vous associez à l'accomplissement de l'humain, et un acte qui n'est pas conforme à ces devoirs, et vous cognez l'un contre l'autre à la manière d'un singe qui veut faire entrer le rond bleu dans le carré blanc. Rien à faire. Ça ne s'emboîte pas.

Pourtant, je vous l'accorde, l'attitude qui consiste à évaluer les comportements sur une échelle de valeurs, et à tâcher de faire partager le système sur lequel elle repose, n'est pas totalement absurde. En effet, lorsqu'une personne fait la morale à une autre, elle essaie de s'appuyer sur la capacité de l'autre à comprendre un certain nombre de règles et à les admettre comme valides, afin de lui faire reconnaître son acte pour ce qu'il est. Car si le con reconnaît qu'il a fait une connerie, alors par définition il cesse de l'être. En ce sens, la tendance à lui faire une leçon de morale n'est rien d'autre qu'un effort pour séparer le con (l'individu lui-même, entendu comme agent) de sa propre connerie (entendue comme l'acte). Ce pourrait être, en quelque sorte, un premier pas pour vous réconcilier ; vous voudriez trouver en lui un appui et non un adversaire – et pour le convaincre de passer de votre côté, vous lui exposez pour ainsi dire les règles de votre monde. S'il les admet, vous serez deux humains confrontés ensemble au même événement.

Faire la morale, c'est donc essayer de transformer ce à quoi s'identifie l'autre. Il s'agit de faire en sorte que le con ou la conne se dissocient eux-mêmes de leur acte, qu'ils s'identifient plutôt au système de valeurs que vous essayez de défendre, afin que, dans l'avenir, la personne au comportement inadapté ne le répète plus. Cela revient à dire que vous faites effort pour réorienter la construction subjective de l'autre, afin qu'il place son acte sur une échelle de valeurs où, en reconnaissant son erreur, il aura à progresser. Au passage, vous comprenez que seule l'adhésion à un *système de valeurs* défini de manière qualitative permet de formuler une comparaison entre les personnes en termes quantitatifs (en plus ou en moins sur une *échelle de valeurs*). L'essentiel tient en ceci, que tout discours moralisateur fait appel à la notion d'un *devoir* que l'on

tâche de faire reconnaître à quelqu'un qui y a manqué, en espérant qu'en reconnaissant ce manque, il se montrera désormais meilleur.

Or, ici, il se produit une inversion tout à fait spectaculaire. En effet, quelle que soit la personne qui parle, on s'aperçoit que la notion de devoir ne peut se formuler qu'au moyen d'un étrange détour. Bien sûr, dans le concret des situations, les échanges réels peuvent se réduire à des insultes. Mais sous les propos les plus simplistes travaille une mécanique des représentations qu'il est possible de mettre au jour. Cela n'apparaît pas dans ce que vous dites réellement aux cons ; il s'agit d'un discours implicite dont vous n'avez pas vous-mêmes conscience, et qu'on pourrait exprimer comme ceci :

*tu n'as pas agi comme tu aurais dû agir, et cela ce n'est pas moi qui
le dis, c'est plus que moi*

Lorsqu'on la projette vers l'avenir, la formulation du devoir devient à peu près ceci :

*tu ne dois pas agir comme ça, non parce que moi je te le dis (N. B. :
j'ai déjà été impuissant à l'éviter), mais parce que quelque chose
d'autre que moi te le dit (par ma bouche)*

Dans la posture que j'essaie ici de mettre en mots, on décèle un mélange très curieux de jeux de miroirs et de projection. D'abord, le locuteur se dédouble en deux entités : il est celui qui parle à la première personne, mais il se réfère aussi à quelque chose d'autre (la loi du devoir) qui parle à travers lui. En d'autres termes, son discours est construit pour cacher l'implication de celui qui parle, en ramenant la prescription qu'il formule (*tu dois* ou *tu ne dois pas*) à une autorité extérieure. Pourquoi cette posture moralisante doit-elle toujours se référer à quelque chose d'autre ? Tout simplement parce que la parole de celui qui parle ne suffit pas à établir ce qu'il dit

comme un devoir véritable : celui qui le tient n'en a pas l'autorité puisque, aux yeux mêmes de son interlocuteur, en vérité dans cet instant c'est lui le con.

Ensuite, on voit bien que ces propos s'adressent à un destinataire qui lui aussi se dédouble en deux entités. Il y a celui qui a réellement fait une connerie, et l'image fictive de l'humain qu'il a échoué à être.

Cette analyse permet de rendre évident un dispositif de projections imaginaires, où celui qui parle se projette en une ombre qui semble n'être que son double (un fantôme conceptuel censé parler par sa bouche), et il s'adresse à une autre ombre (à savoir, l'homme que son interlocuteur n'a pas été). En somme, on croirait deux personnes côte à côte face à un miroir : l'homme que je ne suis pas s'adresse à celui que tu n'as pas été.

Attention ! Le fait que la morale suppose une projection de soi en l'autre – et même d'un *soi idéal* – ne me semble pas problématique. Car, je suis d'accord avec vous, l'humanité irait bien mieux si elle se composait exclusivement de personnes comme vous (en l'occurrence, de mes lecteurs et lectrices). Vraiment, j'en suis convaincu ! Mais il me semble indispensable d'identifier dans ce sermon implicite un trucage fondamental, qui consiste en un double déni : d'abord, quand vous formulez les devoirs d'un autre, vous parlez et pensez comme si ce n'était pas vous qui parlez et pensez. Vous prétendez formuler une loi inconditionnelle du devoir, alors qu'il est absurde qu'un être humain puisse formuler une vérité sans en préciser d'abord les conditions de validité. Ensuite, vous interprétez l'acte de la conne ou du con comme s'ils avaient déjà perdu leur connerie ; autrement dit, vous supposez comme donné d'avance ce que vous êtes censé produire, à savoir la transformation d'une charogne en un être humain.

Ces remarques ne sont pas si difficiles à comprendre, car enfin, le double décalage que je viens de pointer – un locuteur (moi) qui dit qu’il ne parle pas, à propos d’un objet (toi) qui n’est pas ce qu’il est – exprime clairement une chose. Aussitôt que vous adoptez une posture morale, vous pouvez crier des insultes ou faire un long sermon, cela reviendra au même : vous essayez de dire quelque chose que vous n’arrivez pas à dire, que vous ne pouvez pas dire, et que vous dites sous une forme abominablement embrouillée, générale et même aberrante, au point qu’il faut une solide habitude des logiques informelles pour y voir clair. Il n’y a donc rien d’autre à comprendre que ceci : à demi-mots, n’importe qui fait la morale aux autres avoue authentiquement, à titre personnel, sa propre impuissance. S’il évoque l’absolu et convoque toute l’humanité, c’est parce qu’il ne parvient plus, de lui-même, à dire ce qu’il veut d’une manière satisfaisante pour lui et pour son interlocuteur.

Par conséquent, le discours moralisant est en réalité le chant typique de la Grande Panique dont nous cherchons à nous libérer. Je dis *chant* parce que les mots y sont presque entièrement dénués de signification. Face aux vipères et autres cloportes, votre souffrance est si intense que votre force expressive se divise, se replie sur elle-même et s’exprime d’une façon absurde : *je ne dis pas ce que je dis*, ce qu’on peut interpréter comme une manière extravagante de signifier : *je ne sais plus où j’en suis, ô salopard, prends pitié*.

En tant qu’il engage une certaine posture qui consiste à rester noué, muet, nié dans sa propre parole, tout sermon exprime donc un pur et simple appel à l’aide. Mais rendez-vous compte de l’absurdité : vous appelez à l’aide votre adversaire lui-même ! Et en sabordant vos capacités expressives ! Dans quel cauchemar êtes-vous en train de vous laisser entraîner ? Je vous en supplie, mes amis ! Réveillez-vous !

5

Quittez la posture moralisante.
Cessez de Juger. Tout de suite !

COMMENT LES AUTORITÉS MORALES ENTRENT EN CONFLIT

L'opérateur téléphonique, avec ses phrases toutes faites, permet de faire l'expérience de sa propre impuissance avec une acuité extraordinaire. Au terme d'une longue attente jonchée d'injonctions répétitives – « tapez 0 », « tapez 1 », « tapez 1 », « tapez 1 » – des employés précaires se trouvent pris au dépourvu par vos questions, soit par manque de formation, soit par authentique impuissance. Alors, votre humiliation par les choses (qui est en fait presque permanente dans la vie, mais qu'on appelle tout simplement réalité) se met à refluer sur elle-même – elle devient *colère* d'être impuissants, ce qui est au fond une forme de honte. Pendant ce temps, votre interlocuteur vous promène d'une offre de services à une promotion exceptionnelle, et votre désir le plus sincère serait de l'étrangler.

En somme, comme un chien ou un renard cherchent à passer la rage une fois mordus, l'opérateur vous saisit à la gorge là où vous êtes tous deux impuissants. Par là, les sociétés de communication nous renvoient, avec une cruauté que personne d'autre n'oserait, au phénomène qu'elles sont censées surmonter : l'incommunicabilité. À l'image de tout effort de communication, ces « services clients » sont

plutôt *moins* destinés à régler vos problèmes qu'à les étouffer jusqu'à la prochaine facture.

Où l'on étudie le conflit d'autorité où les cons nous entraînent, et comment l'apaiser.

À force d'obstination, les cons ont réussi à nous faire prendre les pieds dans les principes fondamentaux de la morale. N'ayez pas peur ; l'une des garanties que vous n'êtes pas de leur nombre, c'est que vous appréciez le plaisir de penser. Donc, même si notre chemin va devenir plus exigeant et vous faire froncer les sourcils, j'ai confiance que vous saurez supporter ce qu'on appelle la jouissance en philosophie, qui consiste, en gros, à attaquer ses propres défenses conceptuelles, pénétrer dans les brèches et explorer ainsi de nouveaux horizons.

Donc, envisagez l'hypothèse suivante (je ne l'estime encore pas démontrée) : notre manière de sermonner les cons, explicitement ou non, serait le chant enragé de notre propre impuissance. Par extension, la notion d'un devoir moral qui s'applique à eux pourrait n'être rien d'autre que la projection, sur eux, de notre impossibilité à nous reconnaître dans la stupéfiante connerie qu'ils portent en étendard. Bref, tout sermon comporterait ce sous-entendu :

*je n'arrive pas à te faire agir comme je veux, alors je dis que tu le
dois*

Vous me direz sans doute que je ne devrais pas malmener ainsi la morale, qu'elle nous permet de vivre ensemble et que sans admettre quelques valeurs comme des absolus, on n'ira nulle part. Ou bien, à l'inverse, vous me direz qu'on peut se débarrasser sans attendre de cette culpabilisation inutile et aveugle, et qu'en laissant les normes entraver la spontanéité et l'innovation, on n'ira nulle part. Mais votre sensibilité à la morale comme système est parfaitement indifférente à mon propos, car je n'étudie pas encore la morale elle-même ; je parle de l'interaction dans laquelle un être humain prend (même implicitement) une certaine *posture moralisante* envers un autre être humain – une chose que n'importe quel père de famille, n'importe quelle amie sincère, mais aussi n'importe quel cuistre impertinent ne manquent jamais de faire, à tort ou à raison.

Dans ce contexte, la notion de devoir apparaît comme un opérateur linguistique destiné à pousser à l'action en l'absence d'autres motifs, c'est-à-dire en occultant la relation entre les interlocuteurs, en masquant les agents de la situation, et en faisant l'impasse sur toute articulation entre les désirs – ce qui, en définitive, est une manière de priver l'interaction de tout ce qui pourrait la rendre productive.

Il n'est pas impossible que cette posture soit rationnellement infondée, mais à présent, je voudrais démontrer qu'elle est surtout inefficace. En effet, relisez cette formule comme si elle vous était adressée, à vous, par un abruti :

*ça ne doit plus se passer comme ça, non parce que moi je te le dis,
mais parce que quelque chose d'autre que moi te le dit*

Ça ne vous fait ni chaud ni froid. Un peu comme si vous écoutiez les mensonges d'un mythomane, vous laissez parler le donneur de leçons sans l'écouter ; vous n'admettez là-dedans pas une once de vérité. Par conséquent, il faut admettre que le sermon est une réponse insuffisante à un problème réel. Le problème, en effet, consiste en ceci que la confiance des interlocuteurs l'un dans l'autre, c'est-à-dire dans la capacité de l'autre à formuler quelque chose de vrai ou de recevable, est perdue. Ce point est absolument crucial : avec les cons et par leur faute, la branche sur laquelle repose le langage s'est cassée. Plus précisément, quelque chose dans l'interaction humaine s'est verrouillé, et ce verrou à la fois rend impossible le jeu social et invalide les règles élémentaires des échanges verbaux les plus simples.

Le discours moralisateur permet de contourner ce problème une première fois, en suggérant que ce que vous dites ne dépend pas de vous, donc que le con peut l'admettre même s'il n'a aucune espèce de confiance en vous : car il y a bel et bien une loi morale, et cette loi ce n'est pas moi qui l'invente, et elle interdit d'avoir tel ou tel comportement. À bien y réfléchir, la manière dont la posture moralisante masque l'implication du locuteur dans ce qu'il dit est plutôt habile, car cela est en effet indispensable pour rétablir la communication entre deux êtres qui ne veulent plus s'entendre.

Pourquoi alors est-ce que cela fonctionne si mal ? Parce que l'autorité morale reste entièrement hypothétique ; elle n'est que l'ombre de ce qui s'est perdu, à savoir la confiance entre les interlocuteurs. Voilà pourquoi cette forme d'autorité ne sert à rien. Les cons ne veulent rien savoir de ce que vous essayez d'imposer avec vos raisonnements – auxquels d'ailleurs ils ne comprennent pas un mot. Ainsi, la crise de confiance se traduit en un conflit d'autorité, et ce conflit d'autorité devient un conflit d'interprétation,

si bien qu'en définitive le sermon, malgré son apparence digne et drapée de vertu, n'a rien fait d'autre que déplacer le problème, sans le résoudre.

En effet, si votre interlocuteur est doué de parole (ce qui est malheureusement le cas de la plupart des cons), il est tout disposé à vous retourner la politesse et à vous répondre en vous faisant la morale à son tour. Et même si vous voulez bien reconnaître qu'il y a une différence entre le bien et le mal ou si vous admettez qu'il y a une manière souhaitable de réguler les comportements humains, ce n'est quand même pas un pareil abruti qui va vous enseigner la morale puisque, en l'occurrence, c'est lui qui s'assoit dessus.

Mais il y a pire. Car les vrais cons – ceux qui ne sont pas et ne deviendront jamais vos amis – disposent d'un système de valeurs différent du vôtre, dans lequel le comportement que vous jugez inadmissible, ils le trouvent parfaitement correct, et où c'est votre comportement à vous qui au contraire, etc. Voilà peut-être la vérité la plus difficile à admettre, la plus abyssale, la plus insupportable de toutes celles que doit révéler ce livre : les êtres humains ne sont pas toujours cons par erreur, par hasard, par défaut ou par excès, du fait des circonstances et pour ainsi dire malgré eux. Il y a des *cons de système*.

Je suis triste que les destins m'aient donné la tâche de dévoiler cette vérité, mais puisque nous en souffrons tous, autant regarder les choses en face. Ce que nous appelons en général *l'altérité* ne désigne pas seulement des différences physiques, linguistiques et culturelles qui enrichissent l'humanité. L'altérité, cela signifie aussi qu'il y a, dans toutes les sociétés et toutes les couches sociales, des êtres – pas seulement un, isolé, mais il a même des amis d'accord avec lui – qui ne se soucient pas de cohérence, et qui, au lieu d'avoir un système de valeurs différent du vôtre, ce qui serait en soi intéressant, ont pris

pour valeur de n'avoir aucune logique, autrement dit d'être tout à fait incohérents. Voilà ce que j'appelle des *cons de système*. Si vous doutez de leur existence (ce que j'aurais fait moi-même jusqu'à récemment), je suis en mesure de vous en présenter un qui n'est ni bête, ni fou, ni même méchant, brillant d'ailleurs dans son métier (les vrais cons sont rarement idiots). Ce véritable diamant – le plus pur que j'aie eu la chance d'approcher – *ne veut pas* comprendre, bien qu'il en ait les moyens, autrement dit il *s'obstine* héroïquement dans sa propre connerie.

Ainsi, la grande difficulté que rencontre le discours moralisant lorsqu'il est adressé à un con, n'importe lequel, est qu'il présuppose une base minimale commune, à partir de laquelle on pourrait discuter pour évaluer ensemble nos comportements. Mais contrairement aux enfants et plus généralement à ceux qui nous sont liés par des rapports d'affection, les cons n'ont aucune raison ni d'accepter votre système de valeurs, ni de faire l'effort consistant à le comprendre pour le remettre en cause. Face à quelqu'un qui refuse jusqu'à l'idée d'établir des règles ensemble, il devient impossible de s'entendre, ce qui plonge tout le monde dans la situation de la plus grande impuissance.

Pourquoi les cons ne veulent-ils pas négocier ? Parce qu'ils ne reconnaissent en vous aucune espèce d'autorité. Mais, direz-vous, pourquoi refusent-ils que nous nous soumettions ensemble, en égaux, à l'autorité supérieure de la raison ?

Je vois que vous ne comprenez pas. Les cons ne veulent pas de vous. Non seulement ils n'ont pas de respect pour vous, mais surtout ils ne souhaitent pas tenir compte de votre existence. Ils ne vous *considèrent* pas. Leur plus grand désir est de faire comme si vous n'existiez pas du tout, ou plus précisément, comme si votre existence et tout ce qu'elle implique de désirs, de pensées, d'espairs,

de craintes, de demandes inquiètes et de tendresses rentrées, tout ce monde d'émotions, de signes et d'images que vous portez à fleur de corps, n'avaient aucune espèce de pertinence. À leurs yeux, vous êtes nuls et non advenus. Cette posture est si stupide, d'ailleurs si profondément insultante, qu'on en reste stupéfait, mais vous devez l'admettre une fois pour toutes. Entre vous et eux, la co-humanité vient de s'effondrer, et je dirais même la co-existence. Cette expérience, vécue ici sous mon propre toit, a ouvert devant moi, sans exagérer, l'un des gouffres les plus vertigineux de ma vie.

Cette catastrophe siphonne tout effort en vue d'établir un semblant de dialogue car il n'y a plus ni confiance, ni même aucun désir commun entre le con et vous. Il n'est donc pas question de négocier, car il n'y a plus de traduction entre les mondes. Voilà pourquoi l'autorité (celle de la raison, celle de la morale, celle de Dieu ou de je-ne-sais-quel absolu) entre en conflit avec elle-même : bien qu'elle constitue une tentative désespérée pour créer un sursaut, elle s'effondre au milieu de l'interaction. De toute façon, lorsque vous faites la morale à un con, vous lui parlez dans un dialecte qu'il ne comprend pas. Les rigidités et les ambiguïtés des langues rendent les malentendus déjà permanents entre gens de bonne compagnie, mais au moment du drame, l'incommunicabilité prend des proportions abyssales.

Hélas, ce n'est pas tout. Car nos interactions ne sont pas seulement linguistiques, elles brassent tout un éventail d'impressions sensorielles (ton de voix, gestes, postures, apparence physique, mais aussi digestion en cours, échos d'expériences passées, etc.) que chacun interprète dans tous les sens, opposés et contradictoires d'une personne à l'autre. Cette sémiotique générale rend pour ainsi dire incontrôlables les directions que prennent les individus lorsqu'ils perdent le sentiment de leur co-humanité. Je

tremble de l'écrire : il n'y a rien, dans ces conditions, qu'ils ne soient capables de faire.

Enfin, si vous permettez, il me semble utile de rappeler que les pathologies de l'interaction, qui conduisent à noyer la compréhension que nous avons les uns des autres, donc la confiance que nous accordons aux autres, donc l'autorité que nous nous reconnaissons, ne se réduisent pas entièrement à des malentendus symboliques – il y a aussi, entre les humains, un je-ne-sais-quoi d'affinités et d'inimitiés profondes (appelez-les spirituelles, vibrationnelles, phéromonales ou n'importe quoi d'autre) qui font que, depuis toujours et à jamais, il y a quelque chose en vous qui *ne revient pas* aux cons, qui les met dans l'inconfort, qui parfois même les agresse avant que vous ayez fait un geste ou dit le moindre mot. Ce qui le plus souvent est réciproque.

Entre vous et moi, même si vous n'aimez pas ma voix ou que votre manière de vous gratter me gêne, nous pourrions tout de même nous écouter. Avec les cons, c'est différent. Par un effet de flux et reflux, le con essaie à toute force de vous soumettre à son pseudo-système en détruisant le vôtre ; et c'est justement parce que c'est là sa langue (si on peut appeler ça une langue) qu'en général il souffle, il tremble, il beugle, etc., et vous provoque, vous irrite, vous outrage par tous les moyens – et même, à l'occasion, pérore à tue-tête et vous explique la vie d'un ton pontifiant.

À présent, nous n'avons plus d'autre choix que de le reconnaître : s'il y a un conflit dans les autorités, c'est bel et bien que l'empathie s'est perdue, et avec elle les conditions de la restaurer. Dans ce désastre interactionnel, notre commune humanité s'est naufragée. Le con vous parle encore ? Au point où nous en sommes, il vaut sans doute la peine de l'écouter.

6

Renoncez aux jeux de langage.
Ils ne *veulent* pas comprendre.

COMMENT ÉCOUTER UN CON ?

— C'est faux !

— Comment ça, c'est faux ?

— Je te dis que c'est faux ! C'est pas vrai !

(posture réciproque)

— Bah, c'est pas graaaaave !

Où l'on apprend comment écouter, voire faire parler un con, afin d'apaiser les conflits. Et comment s'exprimer en retour.

Rassemblons rapidement nos billes. Lorsqu'un con surgit dans votre existence, il le fait évidemment par un acte ou une parole où éclate sa connerie. Votre attention se concentre alors sur cet événement, considéré isolément. Lorsque vous le considérez (et en général, vous le considérez *un peu trop*), tout ce qu'il y a d'humain en vous – le cœur, l'esprit, l'âme rationnelle, les intestins et l'épiderme hérissé de frissons – vous indique que cet acte, un être humain *ne doit pas* l'accomplir, au moins dans la situation qui vous occupe. Ce faisant, vous sentez s'affirmer en vous des valeurs morales que vous souhaitez faire partager. La leçon de morale (implicite ou explicite) que vous donnez est donc un appel à la reconnaissance de ces critères. Pourtant, à bien y regarder, cet appel est un cri d'impuissance, car vous supposez (sans vous en apercevoir) des conditions qui correspondent précisément à celles qui ont été perdues. On peut admettre, bien sûr, que le sermon vise à attirer l'attention de l'interlocuteur pour que celui-ci agisse, *à l'avenir*, avec

plus de soin et une meilleure conscience des conséquences morales, politiques, économiques, écologiques, etc., de ses actes. Mais il existe bien d'autres manières pour encourager les autres à *faire ou ne pas faire*.

Cette considération incite à renoncer à la stratégie moralisatrice lorsque vous rencontrez un con, mais je vais y revenir. Ici, je veux d'abord noter comment elle permet d'écouter d'une oreille paisible ceux qui vous infligent des leçons de morale. En effet, la réaction la plus courante, la plus naturelle et la moins efficace qui soit, consiste à vous défendre de la *faute* qu'on cherche à vous imputer. Car les cons adorent culpabiliser les autres. Or, en tâchant de vous justifier, vous commettez à votre tour un nombre d'erreurs si phénoménal que je renonce à les exposer – mais admettez au moins ceci : au moment de balbutier vos justifications, vous ne savez même plus à quel système de valeurs (le vôtre ou le sien) vous vous référez. Je pourrais montrer que vous faites fausse piste dans les deux cas ; mais pour aller vite, je vous en supplie, *arrêtez !* Vous assimilez (ou feignez d'assimiler) le système que le con cherche à vous imposer, alors qu'en vérité, les cons de système *n'ont pas* de système – ils ne respectent aucune cohérence ! Donc, ne vous justifiez pas, c'est humiliant, inutile et même dangereux (car comment lui pardonneriez-vous de vous avoir contraints à vous justifier ?). Bien que je décèle quelque chose de généreux dans votre effort, il est d'abord indispensable que vous appreniez à *nier la compétence* de son tribunal. Sans commencer par vous asseoir sur le jugement des cons, vous ne vous en sortiriez pas.

Soyez plutôt attentifs à ceci : la personne qui vous fait la morale est, en réalité, en train de se lamenter de sa propre impuissance. En effet, elle essaie de vous faire reconnaître sa capacité à inspirer confiance là où elle l'a elle-même perdue (en réalité, vous l'avez

perdue tous les deux dans le naufrage interactionnel). Son discours est donc un chant de plainte. Pour l'écouter de la bonne oreille, il convient d'en évacuer toute la prescription (que rien, absolument rien ne vous impose de reconnaître puisqu'elle ne peut recevoir son autorité que de vous) et toute la culpabilisation (qui en réalité est une manière pour le donneur de leçon de projeter sa honte sur vous) et d'accueillir sa lamentation, de l'accueillir, oui, et de l'accepter comme le témoignage d'une souffrance qui demande seulement qu'on la reconnaisse.

Au fond, le moralisateur, au lieu de dire *j'ai mal*, exprime la même chose d'une manière contournée en disant *tu ne dois pas me faire mal*. Eh bien ! Oubliez la première moitié de la phrase, ne tombez pas dans le piège qui consiste à répondre que ce n'est pas votre faute mais la sienne, bref, laissez tomber le « tu dois » et tendez l'oreille à sa plainte. Car, si vous avez suivi cette analyse depuis le début, l'objet de la leçon de morale a *toujours* été la reconnaissance ; mais là où vous pensiez qu'il s'agissait principalement de faire reconnaître une faute (ce qui est le principe même de la honte et du repentir), il s'avère que la reconnaissance du *motif qui fait parler*, comme réciproquement celle du *motif qui fait agir*, sont beaucoup plus importantes que les débats d'imputation pour déterminer *à qui la faute*.

En suivant ce fil, il devient possible de ne plus être dupe du discours universalisant (explicite ou non) qui sous-tend un grand nombre des conflits qui nous opposent aux cons. En effet, le sermon procède d'une fuite dans les généralités (induction) directement liée au naufrage interactionnel. Comme je l'ai montré, cette stratégie ne restaure rien de ce qui a été perdu, puisqu'au lieu de convaincre l'autre, elle fait tourbillonner les discours autour d'une confiance qui s'est noyée. Voilà pourquoi celui qui fait la morale à l'autre lui

demande la reconnaissance d'une autorité – afin de restaurer la confiance. Mais comme il le fait en masquant précisément la personne en qui il s'agit d'avoir confiance (à savoir, lui-même), il ne parviendra que très difficilement à la restaurer. S'il a en face de lui un connard de compétition, il n'y arrivera jamais !

On ne peut briser le cercle du moralisme, qui tourne autour d'une confiance à jamais perdue, qu'en reconnaissant le sermon comme un chant de deuil qui fait suite, justement, au naufrage interactionnel.

Ainsi, c'est en identifiant la demande de reconnaissance à l'œuvre dans les sermons que vous parviendrez à ne plus souffrir des faux effets d'autorité, qui sont de vrais discours d'impuissance. Du point de vue du strict discours, cela signifie que la résolution des conflits qui nous opposent aux tordus, aux beaufs et autres tocards, doit moins se concevoir en termes de jugements (déterminant des propositions théoriques du genre : Socrate est un con) qu'en termes de récits qui permettent de reconstruire, par la narration, le cheminement des représentations et des désirs. Par là, nous avons dégagé le type de discours qui doit permettre de soulager les émotions, aussi bien celles des cons que les vôtres : il s'agit fondamentalement de récits. En effet, seule la narration permet d'apaiser le conflit, parce qu'elle permet à la vérité d'émerger à l'intersection des points de vue, sans qu'il soit même besoin (contrairement à un discours conceptuel) de tomber tout à fait d'accord, ni d'être tout à fait précis, ni d'avoir aucune certitude.

D'ailleurs, le privilège absolu de la narration dans le cadre des interactions humaines est l'une des plus belles choses à observer au monde. Car une fois que vous aurez appris à reconnaître la souffrance, à l'accueillir, à l'encourager à se déverser, vous ferez l'expérience suivante : les sermons qu'on vous fait perdront leur

principal pouvoir (celui de taper sur les nerfs), et celui et celle qui vous les tiendront perdront progressivement leur ton accusateur, pour se laisser aller à une confession qui les soulagera. Or, si le con a envie d'avoir raison, il est très peu probable qu'il vous mente. Pour vous montrer qu'il est dans son droit, il vous fera un récit sincère. Et se raconter ainsi à quelqu'un, c'est tout autre chose que de la communication, c'est profondément *faire quelque chose ensemble*.

De ce point de vue, ce que j'appelais le *feu d'artifice*, c'est-à-dire le fait qu'un événement suscitant une émotion intense nous empêche de penser, ne se résout pas par un sursaut d'intelligence, comme les philosophes ont tendance à le croire, qui permettrait d'éclairer les zones d'ombre et d'expliquer par leurs causes les comportements et les paroles des cons. On ne peut surmonter le feu d'artifice que nous offre la connerie humaine qu'en *renonçant* une bonne fois à la conceptualisation (c'est-à-dire aux jugements) pour se fier tout entier aux pouvoirs de la narration. Oui ! Car alors, il n'est plus nécessaire que vous soyez d'accord avec la version que les cons donnent des faits ; il n'est même pas indispensable que vous compreniez tout ce qu'ils vous disent. Pensez qu'en musique, une mélodie offre un fil narratif sans qu'il n'y ait absolument rien à comprendre. L'essentiel est de considérer ceci : partout où il y a un con, vous ne pouvez faire autrement que de renoncer à une communication de type classique (en particulier conceptuelle) ; le plus efficace est d'ouvrir en urgence votre confessionnal. Les cons souffrent, nom d'un chien ! Même si leur langue n'est pas la vôtre, laissez-les vous expliquer de quoi. Bien entendu c'est un peu répugnant, ennuyeux à mourir et vous n'avez même aucune envie de leur venir en aide. Mais personne, même pas eux, ne vous demande de régler leurs problèmes. En revanche, en écoutant leur plainte, en les encourageant à vous dire ce

qu'ils veulent, vous finirez, vous, par parvenir à vos fins : restaurer un peu de confiance, et vous rendre la vie plus facile.

Vous me direz peut-être que les cons, après nous avoir fait relativiser la morale, semblent au bord de nous faire renoncer à la vérité elle-même. Laisser les cons raconter leur histoire, peut-être... Mais à quel prix ? Voilà bien une observation de philosophe. Car, à nouveau, cette objection interprète la vérité en termes propositionnels (par exemple : Sylvaine est une connasse, ou bien : Socrate n'est pas un con) et vous supposez que ces propositions doivent être ou vraies, ou fausses. Il y a là une conception de la vérité fondée sur le tiers-exclu, principe trop rigide pour être employé dans le domaine moral (sans parler du fait que la logique contemporaine l'a dépassé depuis longtemps). Pour aller au plus court, je vous dirai ceci : nous n'avons pas besoin d'être tout à fait d'accord pour faire vérité ensemble, car la vérité d'une situation morale résulte de la croisée des positions. Pour en approcher, il est indispensable d'y incorporer l'avis du connard le plus demeuré ou le plus malhonnête d'entre tous, en déterminant avec lui sous quel angle son avis a quelque chose de partageable, et donc peut devenir compatible avec les autres. Ce travail d'incorporation, qu'on appelle également diplomatie, est l'un des grands défis de notre temps (peut-être de tous les temps, mais je n'y étais pas).

Or cette incorporation est également au cœur de notre rapport aux émotions. Car on peut dire qu'une émotion quelconque se soulage dès qu'elle se raconte, alors qu'elle s'irrite dès qu'elle fuit dans la théorie. Ainsi, le travail de l'écoute et l'ouverture à la narration nous permettent de répondre au défi que constituent les émotions – les nôtres autant que celles des cons. Aussi, racontez-vous à votre tour, puisqu'il le faut. Purgez votre cœur de vos émotions. Mais n'allez pas absolument exiger des cons qu'ils

reconnaissent la vérité de votre souffrance ; allez plutôt trouver cet appui ailleurs, chez des personnes éclairées et de bonne volonté. Car les cons, vous le savez, se moquent de la vérité, ils ne désirent pas la vérité ! Et vous continuerez d'être semblables à eux tant que vous voudrez la leur imposer d'une manière théorique. Faut-il vous le rappeler ? Le grand défi moral ne consiste pas à rendre la connerie plus savante, mais, plus modestement, à empêcher les cons de nuire *dans la pratique*.

La fuite dans la théorie a cependant une exception, qu'on appelle la philosophie. En effet, de même que la narration (comme je viens de le montrer) n'est pas seulement une activité d'écrivain, mais une fonction indispensable aux interactions entre humains, la philosophie n'est pas principalement une discipline universitaire. En tant qu'elle repose sur la conceptualisation, elle désigne un processus qui s'opère à chaque fois qu'en vous une émotion quelconque, prenant la forme du désir de comprendre, traverse le plafond des mots et se met, comme ici, à les articuler en concepts abstraits, moins en lien avec l'expérience immédiate, si bien que leur manipulation constitue un autre type d'expérience en soi, véritable exploration d'états de conscience au troisième degré (ni au niveau des événements, ni au niveau des émotions). En ce sens, le Ciel des Idées où nous évoluons n'est rien d'autre que le miroir de nos tripes, qui s'épanchent encore et encore entre gens de bonne compagnie – sous une forme plus distillée et plus subtile que le meilleur whisky – jusqu'à plus soif.

7

Partagez vos récits, encouragez leurs narrations.

**POURQUOI L'ÉTAT SE FOUT
DE NOUS**

En tout ce qu'ils appellent la « politique » ou la « religion », les cons sont tellement convaincus qu'ils en deviennent fébriles. Chez n'importe qui, la conviction apporte la force, le calme et la stabilité. La leur les rend fragiles à l'extrême. Une nuance, un bémol les font hurler comme si on leur arrachait les ongles.

Dans ces cas-là, une méthode simple consiste à couper le son. En effet, la politique et la religion ont ceci en commun que leur concept est *exclusivement* pratique : c'est par les actes que l'on montre quel citoyen on est, et par les actes encore que l'on montre quel fidèle on est. Une fois que l'on s'installe dans le silence des actes, les invraisemblables conneries que les humains charrient à propos de « Dieu » (sans même se demander de quoi ils parlent) et du « pouvoir » (même chose) deviennent aussi légères que le roulement d'innocents cumulus dans un beau ciel d'azur, sous lesquels vous êtes libre d'aller où bon vous semble.

*Où une réflexion sur le droit enseigne deux manières
différentes de lutter contre la connerie des institutions.*

Les chapitres précédents ont présenté plusieurs idées légèrement à rebrousse-poil, selon lesquelles l'appel au devoir dans la vie quotidienne consiste principalement en une plainte ; cette plainte chante le deuil d'une confiance perdue ; et l'écoute croisée des narrations est le meilleur (sinon l'unique) moyen de surmonter cette perte.

Si j'en crois mon expérience auprès des étudiants en philosophie, ce genre de propositions divise en général les assemblées en deux : une partie s'en repart satisfaite en maniant l'idée nouvelle dans tous les sens ; l'autre – généralement, mes élèves préférés – la trouve parfaitement arbitraire et même insuffisante. C'est ainsi que le cours progresse, à la fois grâce au soutien plus ou moins justifié de ceux qui assimilent (sans lequel enseigner serait invivable) et aux exigences plus ou moins justifiées de ceux qui résistent.

Dans mon étude de la posture moralisante, où j'ai réduit le sermon à une demande de reconnaissance, j'ai consciencieusement

évité le débat quant à la responsabilité des cons dans leur propre connerie (c'est-à-dire dans leurs actes), et je ne me suis pas du tout demandé qui était plus fondé que les autres à faire appel à l'autorité du droit moral. Au contraire, je m'en suis tenu à une étude relativiste, car je voulais montrer que la situation permettait d'isoler certains problèmes quant à l'usage de la parole, et donc de savoir exactement comment écouter les discours moralisants, et pourquoi ils sont infiniment moins efficaces que les récits.

À présent, je veux rendre justice à celles et à ceux que cette approche n'a pas convaincus, parce qu'ils étaient d'emblée attentifs à des situations où l'on est dans son droit. Je l'accorde bien volontiers, face au sadique qui humilie ses subordonnés ou à la greluce infantile qui refuse ses responsabilités, vous vous dites – comme moi – que votre révolte est légitime, parce que vous défendez une chose qui vaut que vous vous battiez pour elle. Il ne s'agit plus, cette fois-ci, de travailler à l'accomplissement humain en général, mais simplement de faire respecter un droit dont vous avez une idée tout à fait précise. Néanmoins, si le mot « droit » s'utilise facilement, il s'agit d'un concept très lourd ou, pour être plus exact, d'un domaine où les évidences sont rares.

Autant vous prévenir, nous allons nous lancer à l'assaut d'une forteresse un peu massive. Mais si vous avez vaillamment résisté jusqu'à présent, vous avez perçu que ces considérations, bien qu'abstraites – ou justement parce qu'elles sont abstraites – permettent d'orienter nos sensibilités vers plus de finesse, et nos comportements vers le mieux.

Soit donc l'un des boulets qui font l'objet de notre étude – un cuistre, une bouse face auxquels vous estimez être dans votre droit. Être dans son droit, remarquez-le, n'est pas un état de fait, c'est une revendication. Si vous estimez être dans votre droit dans la file

d'attente avec la même évidence que vous êtes un bipède, vous devrez admettre que la vie quotidienne des humains se déroule généralement de cette manière-là et qu'ils sont dans leur droit dans presque tout ce qu'ils font (respirer, tousser, être un con, etc.). Par conséquent, vous admettrez que toute la vie humaine, sans qu'on s'en aperçoive, se déroule pour ainsi dire sous le ciel du droit, et vous reconnaîtrez avec moi que les seuls cas intéressants sont ceux où cette adéquation entre le fait et le droit pose problème. Donc, vous admettrez qu'être dans son droit ne désigne pas mon état quand je fais la cuisine ; c'est celui dont je me revendique quand je demande à mon colocataire (hélas ! hélas !) de laver la cuisine après une fête. Requête qu'il assimile au retour des fascismes.

Or cette revendication peut apparaître dans trois cas, où le fait de s'estimer « dans son droit » soulève des problèmes très différents les uns des autres.

Cas 1. On réclame l'établissement d'une législation non existante, mieux adaptée aux faits. Il s'agit alors de conquérir des droits nouveaux en créant de nouvelles lois (ou d'autres normes juridiques).

Cas 2. On rappelle à quelqu'un l'existence d'une législation déjà claire, alors qu'il l'enfreint. Dans ce cas, la revendication constitue, en quelque sorte, un rappel au droit positif.

Cas 3. On réclame la reconnaissance d'un devoir moral qu'aucune norme juridique explicite n'exprimera jamais.

Les cons, vous le savez, ont un don inimitable pour explorer tous les cas de figure avec la minutie des gaz parfaits. Tous ne sont pas des hors-la-loi ; certains, en se montrant procéduriers ou opportunistes, savent au contraire se placer du côté de la loi, si bien qu'ils sont aussi habiles à exploiter le fonctionnement du système que ses failles et ses angles morts. Je reviendrai plus loin aux cons en

quelque sorte hyper-adaptés ; pour l'heure, explorons les trois cas où vous les considérez comme en dehors du droit, alors que vous, vous y êtes. Comme on va le voir, il n'y a pas un millionième d'espace social qu'ils n'arrivent à bafouer, parfois même sans comprendre pourquoi et comment ils se trouvent là, mais sans vouloir non plus arrêter de faire ce qu'ils font. Pour votre plaisir et sauf votre respect, commençons par les fonctionnaires.

Pourquoi les fonctionnaires ? Parce qu'ils sont les membres et organes de l'État, et que l'État désigne toutes les institutions issues du droit positif. En d'autres termes, l'État désigne une forme d'organisation reposant sur des lois écrites, censées encadrer les manières de vivre par un système de normes et d'allocation de ressources. Sans entrer encore sur le terrain juridique, je veux sans délai vous faire observer ceci : comme les manières de vivre évoluent, il est structurellement indispensable de réformer l'État en permanence, si bien que toutes les institutions publiques, fixes en apparence, constituent, elles aussi, une réalité évolutive, quoique toujours en retard sur les mœurs, sur les idées, sur les arts, etc.

Ce bref rappel suffit, à lui seul, à expliquer un très grand nombre de conneries. Mes amis, par définition, les institutions fonctionnent *mal*, puisqu'il s'agit de formes théoriquement *fixes* destinées à structurer une réalité *mobile*, définissant des normes *univoques* destinées à encadrer des réalités *multiples*, si bien qu'il faut sans cesse corriger, réformer, modifier les institutions et les lois qui les définissent pour qu'elles collent mieux à la vie réelle des humains et à leurs relations avec le non-humain (animaux, forêts, machines et même esprits, opérations mathématiques, etc.). Comme l'État et les institutions internationales sont des machines toujours-encore en construction, du fait que l'Histoire a toujours plusieurs coups d'avance sur elles, l'administration est toujours aussi conne

aujourd'hui qu'à Babylone sous Hammourabi. Malgré les ajustements que vous désirez ardemment et qui seront peut-être entérinés (ou pas), elle le sera encore dans dix mille ans, sous le règne des Targaryen. Cela ne consolera personne, mais enfin, tout compte fait, lorsque l'on pense à une échelle d'environ 20 000 ans, ça aide à patienter au guichet.

Voilà pourquoi ce ne sont pas les fonctionnaires, mais bien les institutions elles-mêmes qui sont structurellement débiles, puisqu'elles sont toujours inadaptées au concret des situations. D'ailleurs, la bureaucratie a aggravé le phénomène. En imposant aux employés de l'État des tâches toujours plus ingrates et en sapant les conditions qui leur permettraient de s'impliquer dans leur travail et d'en tirer de justes gratifications, elle leur impose des formes de vie qui finissent par les user, et qui ajoutent une couche d'incurie à ses dysfonctionnements constitutifs. C'est l'occasion de rappeler que nos dispositions et nos opérations mentales, je ne cesse de le dire, ne se déroulent pas dans l'intimité de notre esprit, mais expriment et modifient des situations et des relations qui peuvent être étudiées à différentes échelles. Aux sociologues, il revient de mettre au jour les conditions sociales de fabrication des cons. À moi, la tâche de formuler des opérations conceptuelles que quiconque puisse s'approprier pour les situations où il/elle aura le privilège d'avoir un spécimen face à soi.

Par conséquent, vous pouvez vous plaindre de la connerie de l'administration et dire que l'État se fout de nous, parce que c'est tout à fait exact. Bien qu'elles s'adaptent en permanence, les institutions sont aussitôt irrémédiablement inadaptées et, face à elles, les citoyens doivent lutter en permanence pour faire valoir leur droit, c'est-à-dire pour faire reconnaître la légitimité de la société à réclamer un cadre adapté à ses composantes, y compris et surtout

dans le cas de celles et de ceux qui se trouvent hors du droit. Dans le même temps et pour la même raison, les fonctionnaires doivent lutter en permanence pour que l'État ne les emporte pas dans sa perpétuelle déliquescence (quand il n'est pas déjà trop tard pour eux, comme dans le cas d'une proviseure de ma connaissance – mais laissons cela).

Ces observations permettent de faire le tri entre deux réactions également légitimes mais très différentes qui sont les vôtres quand il s'agit de la connerie des institutions publiques. En effet, d'un côté, la posture de *révolte* contre leur connerie structurelle est indispensable à la démocratie : sans l'engagement de tous et de chacun dans les problèmes collectifs, nous retomberions *de facto* en régime tyrannique. Pour être honnête, à cause d'une indifférence grandissante et d'un repli tragique des individus sur eux-mêmes, il faut avouer que nous y sommes déjà en partie. Il est donc indispensable que votre effort contre la connerie des institutions se perpétue, et que vous ne renonciez jamais à vous en émouvoir.

D'un autre côté, la révolte politique, pour être législative, ne peut pas se contenter d'être la voix d'une émotion. Elle ne devient une *revendication* que si elle prévoit de s'articuler avec l'institution. Autrement dit, celles et ceux qui la portent doivent être capables et désireux de travailler avec leurs propres adversaires – de s'associer dans un esprit constructif avec de vrais cons, des abrutis réels, ceux qui sont précisément les plus actifs en politique et dans toutes les administrations, publiques ou privées (pourquoi les cons sont aux commandes, je le montrerai plus loin). Et de fait, comme le jeu politique consiste à réussir des convergences de forces sans tomber dans la connerie, on en déduit qu'il est condamné à y tomber régulièrement, puisqu'il est logiquement contradictoire de résoudre à *tous* les coups *tous* les conflits au bénéfice de *tous* (en particulier,

mais cela n'est qu'une partie du problème, quand on travaille au bénéfice de quelques-uns).

Ces remarques contribueront, je l'espère, à vous rendre à la fois plus déterminés et plus patients dans vos interactions avec ces bicoques mal ficelées que sont les institutions, qui exaspéraient déjà les gens de l'Antiquité, et contre lesquelles, je vous le confirme, *vous êtes dans votre droit*. Quant à définir des formes d'engagement politique efficaces et pertinentes pour le revendiquer, cette question se heurte à une difficulté. En effet, l'effort d'intégration au droit a tellement d'avantages qu'il semble difficile d'y renoncer. Ces avantages consistent à faire entrer dans la logique du droit et sous la protection de l'État des êtres et des situations qui jusqu'alors n'en bénéficiaient pas, ce qui donnait lieu à des situations au mieux absurdes, au pire inhumaines. Malheureusement, l'extension du domaine du droit a également un très grave inconvénient ; mais comme il est le même que dans le cas numéro 2 (celui où il y a des lois, des décrets, des jurisprudences existantes), je vous propose de garder ça pour le prochain chapitre. Pour l'heure, si vous avez survécu à celui-ci, retenez ce précepte :

8

Valorisez vos adversaires, votre lutte se fera politique.

**POURQUOI LA MENACE
EST UNE FORME
DE SOUMISSION**

Au sein des organisations pyramidales, l'une des formes de connerie les plus répandues consiste à exiger du zèle des autres et/ou à faire du zèle soi-même, en l'absence de toute notion de l'objectif qui mériterait qu'on fasse du zèle, et de tout bénéfice qui le rendrait gratifiant.

C'est ainsi que le zèle, forme de connerie hystérisante, contribue à vider le travail de son sens, et à alimenter son envers – la longue connerie molle de ceux qui n'en ont vraiment rien à foutre.

Où l'on découvre que la référence au droit peut être une manière de menacer les autres ; et que cette menace exprime au fond un désir de soumission.

Pour affronter les cons avec nos meilleures armes, nous ne pouvons pas faire autrement que d'en passer par une esquisse en philosophie du droit, dont le but ultime est de nous éclairer sur le concept d'autorité – non pour le faire comprendre aux cons (ces abrutis ne comprennent rien parce qu'ils ne *veulent* rien comprendre), mais pour que votre propre légitimité, une fois mieux conçue, vous permette de triompher d'eux.

Dans le premier des trois cas où j'ai considéré qu'on se dit « dans son droit », le premier a montré qu'en tant que citoyen ou citoyenne, vous pouvez légitimement faire en sorte qu'une situation de fait soit intégrée au droit, malgré les résistances constitutives des organes d'État (gouvernement, administrations, professeurs, etc.). En effet, votre appartenance au corps social fonde votre légitimité face aux institutions, et vous agirez donc non pas *au nom de tous*, mais *en tant que membre du tout*, car la société est perpétuellement confrontée à la

connerie des structures qu'elle ne cesse de faire et de défaire, et qui la modèlent en retour. Vous pouvez aussi ne rien faire du tout, mais c'est rationnellement indéfendable car les institutions dysfonctionnent par définition, et donc, en quelque sorte, vous appellent et vous défient.

À présent, je veux étudier le cas n° 2, celui où les cons bafouent des lois existantes avec la même présence d'esprit que leurs serpillières vivantes qui chient sur vos trottoirs. En apparence, ce cas est simple. Car s'il existe une loi pour interdire un comportement, cela signifie que celui-ci est passible de sanction. Le fait que vous disiez ou que vous pensiez *je suis dans mon droit* face à la mégère-aucaniche, au voleur à la tire ou à l'arnaqueuse qui a siphonné votre compte, signifie donc qu'il y a derrière vous une règle de comportement qui a force de loi, la différence entre une règle quelconque et une loi étant justement que la loi s'appuie sur la force.

La force de l'État, au moins théoriquement, n'est pas une rigolade : elle tape au portefeuille (l'amende), elle passe par la coercition des corps (la prison), et bien que cela apparaisse comme un effet collatéral, elle rend publics à la fois le forfait et sa condamnation, ce qui permet de reconnaître la souffrance des victimes (c'est l'une des fonctions fondamentales de la justice) et d'aider le coupable à reconnaître son acte pour ce qu'il est (c'est le seul et unique fondement de la punition, qui *n'est pas* une vengeance). Cependant, l'extension du domaine juridique comporte un grave risque : en multipliant les lois, elle ouvre l'une après l'autre les portes de votre vie à l'intervention de l'État, ce qui n'est pas une bonne nouvelle, car l'État ne devrait intervenir qu'en cas d'extrême nécessité. Ensuite, elle tend à vous habituer à faire appel à la justice, autrement dit à la grosse-machine-plus-forte-que-toi-sale-con, au lieu de privilégier d'autres manières de résoudre les conflits, ce qui

est un inconvénient, paradoxalement, encore bien plus sérieux que le premier.

En effet, les lois évoluent en s'adaptant à la société, pendant que la société évolue en fonction d'un nombre infini de facteurs (la technologie, l'environnement, les échanges, les idées, les arts, etc., *et les lois*). Tout rapport de pouvoir s'inscrit donc dans des jeux d'actions et de réactions extrêmement complexes. Cela signifie, en particulier, que les relais de l'autorité de l'État ne sont pas tant les policiers et autres fonctionnaires que les citoyens eux-mêmes, quand ils prennent l'habitude, sans en mesurer les avantages et les inconvénients, de situer leurs rapports de pouvoir entre eux sous une menace venue « d'en haut ». Par malheur, ceux qui ont la grande chance de vivre dans un État de droit développent naturellement une tendance à désirer une loi pour tout. Cette tendance favorise la pénétration de l'État partout, et un État omniprésent est la définition du totalitarisme.

Voilà comment, pour nous défendre des cons, nous nous transformons en esclaves, du fait que nous devenons incapables de nous passer d'institutions normatives. Lorsque l'État n'y est pas, les marchés, les réseaux, et dans l'ensemble, toutes les structures qui encadrent les échanges entre les humains, valent eux aussi comme des institutions qui émettent des normes de discours et de comportement. Or, quand la représentation du Pouvoir Normatif sera présente dans toutes nos interactions, nous serons parvenus à créer un système totalitaire sans avoir besoin de dictateur.

Faut-il en déduire qu'il vaut mieux éviter d'étendre le domaine du droit ? Non, puisque cette extension définit une amélioration des institutions publiques, donc de nos conditions de vie. Mais, pour éviter le totalitarisme, chaque extension du droit requiert – pour ainsi dire en compensation et en parallèle – que chaque citoyen

développe un regain d'autonomie, c'est-à-dire un savoir-faire qui consiste à résoudre les problèmes *abstraction faite* des lois, ou pour mieux dire, *avant* d'être contraint d'en appeler à la force publique. En effet, le moteur du totalitarisme n'est pas l'extension du droit en elle-même, mais la manière dont nous adhérons aux normes et cherchons, par le même mouvement, à les imposer aux autres.

À présent, réfléchissez avec moi. N'en déplaise aux adorateurs de l'ordre public, on doit admettre que la plupart du temps, l'État *ne* règle *pas* nos conflits ou seulement à *très grands frais*. Théoriquement, la force de loi est très efficace et très contraignante (elle peut impliquer des gens armés et entraînés, qui sont parfois nécessaires, oui, pour contenir les cons et les empêcher d'agir quand ils se montrent criminels). Mais, dans la pratique, la mise en œuvre de cette force n'est ni simple ni automatique, mais alors pas du tout. D'ailleurs, la plupart des connards le savent et en profitent. Le fumier qui vous agresse sexuellement est sans doute coupable d'un délit, mais pour que vous fassiez valoir votre droit dans les termes de la loi, il faudra entamer une procédure qui vous demandera d'énormes efforts, et qui correspond à une temporalité qui n'a plus rien d'humain, l'État étant une *très grosse-machine-plus-forte-que-toi-sale-con*. Il est indispensable que cette procédure existe, mais il n'est désirable en aucun cas d'en arriver là.

Surtout, même s'il y a un écart fondamental entre une incivilité et un délit, même s'il n'y a aucun rapport entre le fait de gruger dans une file et celui de tripoter une subalterne, la situation de la personne qui est dans son droit est malheureusement comparable : on y retrouve un grand moment de solitude, c'est-à-dire d'impuissance et d'abandon – un grand désarroi qui signale avant tout un échec collectif, et qu'il *vaut mieux* savoir activement prévenir et si possible reconnaître et « punir » (c'est-à-dire « conscientiser ») à

une micro-échelle. Ainsi, sous la couche des institutions, il est indispensable d'encourager et d'entretenir une forme de conscience sociale, incarnée en chaque individu, capable d'interagir de manière en quelque sorte infralégale, informelle, avec les cons. Les lois, les juges et la police peuvent et doivent continuer d'exister comme des garde-fous pour les criminels, mais il est indispensable qu'en plus de légiférer, nous soyons capables de régler, dans la mesure du possible, nos conflits *sans* l'État.

Inversement, n'en déplaise aux anarchistes les plus simples, les rapports de pouvoir se situent d'abord dans les représentations et les pratiques de tout un chacun, si bien que l'un des rôles des institutions (je ne dis pas qu'elles le remplissent bien) consiste paradoxalement à *protéger* les citoyens de leur manie de référer sans cesse leurs conflits à une autorité, qui n'est rien d'autre qu'une tendance profonde à la soumission. Oui, bien qu'elle soit un symptôme politique grave, la soumission est une tendance naturelle de l'être humain (et pas seulement). D'où vient-elle ? Rien de très mystérieux.

En effet, nous n'avons pas *sans raison* un désir théoriquement pervers de soumission. La soumission s'impose à nous comme un recours pour nous sortir de l'impuissance, ou plus précisément pour faire cesser notre désarroi (ou angoisse, ou honte, chacun a sa manière de réagir) face au *sentiment de notre impuissance* – ce que j'appellerai désormais notre *insuffisance*. En effet, tout naufrage interactionnel nous laisse échoués dans les limites de nos petites personnes. Lorsque nous nous trouvons ainsi refoulés, abandonnés à nous-mêmes, semblables à une île déserte sans eau ni cocotier, le pouvoir de chacun se découvre désespérément limité. Et plus vous vous considérez comme abandonnés et impuissants, plus vous voudriez que quelqu'un ou quelque chose vous vienne en aide.

Lorsque cette force tant désirée est identifiée dans l'image d'une chose extérieure, vous n'avez plus qu'une envie : lui offrir la soumission du peu qu'il reste de vous, précisément afin de vous soulager du sentiment que toute force vous fait défaut. Et comme chacun sait, ce soulagement est si intense, que la soumission s'accompagne d'une forte dose de jouissance.

Revenons à présent aux salopards qui bafouent les lois sous votre nez et qui vous placent, vous, dans le doute de savoir comment réagir. Que faites-vous en adoptant la posture de qui est dans son droit ? C'est très clair, vous les menacez (à juste titre, je n'en discute pas) de la force de la loi, autrement dit de l'intervention de l'État, destinée à prendre le relais de votre propre parole. Il y a ici un point qui me semble important. En disant que vous êtes dans votre droit, vous ne faites rien d'autre que formuler une menace – celle que l'État intervienne par la force. Cette menace a un avantage : elle déplace le rapport de forces entre vous et le bourrin qui vous fait face, vers un conflit entre lui et la grosse-machine-plus-forte-que-toi-sale-con, ce qui vous place au moins *théoriquement* sous la protection de l'État. Malheureusement, cette menace a aussi un grave inconvénient : elle déplace le rapport *tout court*, autrement dit, elle vous fait renoncer à faire jouer vous-même toutes les interactions sociales qui étaient des leviers possibles d'action, et elle vous place concrètement dans une posture de soumission (justifiée, je n'en discute pas) à la loi. Encore une fois, c'est une posture que vous ne devriez employer qu'en cas d'extrême urgence, tout comme vous ne monteriez à bord d'un navire Costa Croisières que si et seulement si c'était pour éviter la mort.

Je résume le mouvement. Lorsque les cons bafouent des lois existantes, le fait d'en être victime vous plonge dans un si grand désarroi que vous les menacez par la force de l'État, ce qui a pour

effet que cette soumission vous fragilise vous-même en tant qu'acteur social, si bien qu'en définitive la possibilité d'être victime des cons... augmente. Par là, le cercle de la soumission se referme sur vous. Les salauds, les mégères et leurs chiens de toutes les tailles peuvent danser sur votre ventre une bacchanale du Diable pendant que vous pleurez en appelant l'État, qui finira peut-être par vous venir en aide, ou pas.

Faut-il déduire de tout cela que, pour ne pas tomber en esclavage, il faudrait garder votre force propre ? Avant que je réponde plus amplement à cette question, retenez au moins ceci :

9

Sous les lois, s'il le faut.
À l'air libre, toujours.

COMMENT LA MORALE ACHÈVE L'INTERACTION

Ils débarquent aux beaux jours avec des cris de bêtes et déferlent sans interruption, s'infiltrant jusque là où vous les attendiez le moins. À la rambarde où vous étiez penché, le père vient d'abord. Vous délogeant du coude sans même vous regarder, il ajuste un téléobjectif d'une taille démesurée pour prendre ce qu'il considère comme le cliché du siècle. Pendant ce temps, ses petits se mettent à courir sur les dalles, leurs cornets de glace à la main. Une planète goût fraise s'émancipe aussitôt de sa trajectoire, éclate *plaff* au sol, puis s'affale ensuite lentement parmi ses satellites. Aussitôt la mère hurle sur le même qui hurle, et leurs deux bouches l'une face à l'autre forment un embouteillage où il vous semble reconnaître un camion de pompier, Grand Theft Auto, des fantassins de l'époque napoléonienne, Cristiano Ronaldo, plusieurs fourgons de police, Flash McQueen et un corbillard. Des adolescents désinvoltés vous tirent de votre stupéfaction : en vous frôlant de leurs bras mous, ils lâchent un pet sonore et complaisant, pouffent de rire et courent se bidonner plus loin.

Cette scène, la même, observée aux quatre coins de la planète dans des palais antiques, devant des temples, dans les parcs, aux

marches des églises, dans les jardins, à l'entrée des mosquées, parfois dans les musées, jusqu'au moment où vous, les semelles chargées de leurs chewing-gums, allez trouver refuge dans un livre – n'importe où hors de ce monde.

*Où l'on découvre ce qu'est l'autorité morale ; et pourquoi
vous avez tout à perdre à l'utiliser face aux cons.*

Le chapitre précédent a montré que, lorsqu'on parle à des cons, la référence aux lois comporte une forme de menace plus ou moins voilée, en ceci qu'elle se réfère à une forme de force, plus ou moins palpable. En ce sens, la manière dont nous pouvons menacer celles et ceux qui nous pourrissent la vie, par l'autorité au moins théorique de l'État, permet à la fois de limiter les dégâts perpétrés par eux (c'est-à-dire, concrètement, de prévenir et de punir les délits et les crimes) mais aussi de nous rassurer, car cette autorité apaise notre insuffisance face à des êtres aussi polymorphes et glissants que ces satanés cons. Hélas, l'État de droit a un coût : ce que nous avons seulement *tendance* à gagner en protection (car l'État ne fonctionne pas toujours), nous avons aussi *tendance* à le perdre en autonomie. Plus on nous protège, moins nous avons le réflexe de nous défendre nous-mêmes. Cet effet ressemblerait à de l'infantilisation si ce « nous » était seulement individuel. Mais la vraie « chose » à protéger, ce n'est pas exactement votre petite personne. Ce sont vos

interactions. Si par exemple vous choisissiez de vous armer, vous protégeriez peut-être votre intégrité physique (et encore !), mais vous détruiriez aussitôt ce pour quoi il vaut la peine de protéger cette petite personne – à savoir, je l’ai dit, la qualité de vos interactions.

Le troisième des cas où l’on dit « être dans son droit » montre justement comment la personne que vous êtes peut contribuer à saborder très activement vos interactions, au moment même où vous tentez de les sauver. Envisageons le cas où vous formulez un jugement moral sur une action qu’aucune loi écrite n’interdit – par exemple, être un con, mettez là-dessous ce qui vous chante (le fait de mentir, de rompre ses promesses, de semer la discorde, etc.). Dans ce cas, vous n’avez de votre côté ni les faits (cas 1), ni les lois (cas 2) ; d’ailleurs, vous ne revendiquez pas l’interdiction officielle de tous les cons (cas 1), ni l’application d’une loi existante interdisant les cons (cas 2). Mais alors, nom de Dieu, de quel droit parle-t-on ? D’où vient la morale qui interdit d’être un con ?

Vous avez peut-être la conviction qu’il y a quelque part un principe intangible qu’on appelle une *loi morale*, ce qui dans ce contexte ne signifie rien d’autre que *non écrite*. Eh bien ! Même si je sens, comme vous, certains principes viscéralement inscrits dans ma chair, commençons par convenir que la morale, parce qu’elle prescrit et interdit, a la même forme que le droit lui-même, abstraction faite de ce qui lui donne sa réalité positive : la *lettre* (des lois) et la *force* (des institutions). Ainsi, la morale est très exactement la continuation du droit au-delà de ses cadres, c’est-à-dire sans lois écrites et sans attribution de récompenses et de punitions. On pourrait donc considérer l’autorité morale comme une pure et simple extrapolation du juridique, liée à l’habitude acquise de la soumission ; d’ailleurs,

les sociétés étatisées sont celles où les discours moralisateurs sont les plus développés. Mais allons lentement.

Cette première observation explique pourquoi, dans la vie quotidienne, en disant et en pensant que vous êtes *moralelement* dans votre droit, vous ne faites rien d'autre que menacer les cons d'une force que vous n'avez pas, et vous entrez dans un rapport de forces sans en avoir les moyens. Aucun doute, il s'agit d'une connerie : vous agissez tout à fait comme si vous vous soumettiez à l'État, là où il n'y a pas d'État.

Or souvenez-vous comment fonctionne la soumission. Plus un naufragé interactionnel (concept qui me semble plus clair que celui d'individu) se sent insuffisant, plus il désire que quelque chose lui vienne en aide. Quand l'État ne peut répondre à son appel (et aucun État n'interdira jamais les cons, vu qu'ils sont aux commandes), il offre donc sa soumission dans le vide, autrement dit à une autorité *morale*, ce qui cette fois-ci signifie une autorité *absente*. Grâce à cette image d'une force en absence, sa propre insuffisance à faire valoir ses positions se projette en revendication. Ce qu'il veut sans l'obtenir, il se le représente comme un *droit moral* qui serait le sien, c'est-à-dire comme quelque chose qui lui *appartient*, même s'il ne l'a *pas*. Et ce qu'il attend des autres sans pouvoir le leur imposer, il se le représente comme un *devoir moral* qui leur incomberait, c'est-à-dire qu'ils sont *forcés* à faire, même s'ils ne le font *pas*. Comme vous le voyez, il s'agit d'une sorte de délire imaginatif où la réalité se projette dans des représentations inversées, comme il arrive le plus souvent aux naufragés sans eau ni cocotier (ils rêvent de torrents et d'ombre), si bien que le terme « moral » prend alors un troisième sens : il désigne ce qui n'a lieu que dans une configuration *idéale théorique*, celle qui n'a pas d'autre fondement que le désir insuffisant du naufragé, qui se naufrage dans son insuffisance encore et encore,

tournant et tournoyant autour de sa force perdue. Vous, par exemple, vous soutenez que les êtres humains ont le *devoir* de ne pas être cons. Et, en plus, vous avez le culot de penser que vous ne *devez pas* haïr vos semblables, même s'ils sont cons. Eh bien ! Ces devoirs-là ne font pas honneur à votre sens des réalités, mais alors pas du tout...

Pourtant, ils vous font honneur tout de même. Voici pourquoi.

D'un côté, on peut dire que *l'autorité morale* dont vous vous prévaluez exprime un différentiel entre votre désir et les réalités. Par conséquent, cette autorité n'émane pas d'un absolu positif formulant ses décrets d'une voix puissante ; mais elle exprime un authentique absolu, le Grand Appel du naufragé, le Grand Défi que vous lance le naufrage lui-même. Elle est la voix de votre insuffisance, elle est votre exigence intime que le manque soit comblé entre ce que vous désirez et les événements qui adviennent. À ce niveau d'analyse, il est possible que la forme d'expression la mieux adaptée à la situation de naufragés dans laquelle nous place la connerie, autrement dit la source vive de toute morale en ce monde, soit un pur et simple cri d'angoisse, ou une danse d'exorcisme, ou n'importe quoi d'autre – du moment que cela permette de surmonter ce que j'appelais précédemment le deuil de la confiance, autrement dit les terrifiantes émotions du naufrage interactionnel. Bien sûr ! Car, comme je l'ai déjà montré, ce naufrage met en crise toutes les règles humaines, si bien que lorsque vous vous sentez en une telle situation de détresse ou d'insuffisance, vous êtes entièrement libre de l'exprimer de n'importe quelle manière, livrés à vous-mêmes face au problème poétique fondamental – épuiser l'émotion.

C'est ici que le système moral se trouve sauvé de l'absurde. Car, en définitive, la division entre le Bien et le Mal a principalement pour fonction de justifier vos plaintes et d'autoriser vos

gémissements, tout comme d'affermir vos efforts quand vous désespérez. Oui ! Quand votre bien-aimée vous trahit, vous ment, vous manipule et vous traîne par le bout du nez dans les plus gluants marécages de la lâcheté, ou lorsque votre compagnon vous maltraite ou vous frappe, le moment où vous dites : c'est mal, je ne le tolérerai jamais, sonne comme une libération. Vous aider à rompre, vous aider à agir, vous aider à tenir à une image de vous-même *idéale théorique*, tel est le grand mérite de la morale, tel est son rôle positif. Ce n'est pas rien, car cette rupture libère vos émotions, autrement dit vous affranchit de vos soumissions mal placées. Cela, en général, dégage un immense nuage émotionnel où se mêlent, entre autres, un grand soulagement et une grande souffrance. Vos plaintes, vos jugements, vos sentences, bref les multiples procès imaginaires au terme desquels vous inventez d'atroces supplices pour celles et ceux que vous jugez, ont l'avantage de faire précipiter ce nuage tantôt en cendres encore brûlantes, tantôt en une pluie navrante et désolée. En ce sens, la morale est un dispositif directement émotionnel, dont les formules tranchées et péremptoires s'avèrent capables de recevoir, d'absorber et d'exprimer ce que nous ressentons.

Cependant, le droit moral a aussi une fonction destructive qu'il accomplit parfaitement – même un peu *trop* parfaitement. En effet, la morale détruit les interactions, ce qui est extrêmement utile dans le cas d'interactions nocives, comme je viens de le montrer. Mais son inconvénient est qu'elle détruit *toutes* les interactions – ce dont n'importe qui peut faire l'expérience en débattant, même avec ses amis, de questions qui impliquent une réponse morale. Que penser de votre ex ? Vous a-t-elle vraiment trompé ? À partir de quelle date, de quel acte doit-elle être traitée comme une conne ? Et par qui ? Dès que ces questions entrent en jeu, le ton monte, la discussion devient plus tendue et même – à un moment assez prévisible quand on y

prête attention – se rompt. Pourquoi ? Parce que le droit moral est une manière de parler et de penser qui s'adosse à l'insuffisance individuelle. Voilà pourquoi, entre parenthèses, les ragots nous fascinent : ils nous donnent en spectacle l'insuffisance des autres, ce qui est plutôt rassurant, car cela montre qu'aucun de nous n'est seul à être naufragé. Mais le plus important, c'est que le droit moral trouve là son fondement. Son autorité vient de votre propre situation de naufragé, et elle vous autorise bel et bien à formuler un absolu (survivre). Mais, comme vous le comprenez, cet absolu n'est valable que pour vous, car vous êtes l'Unique de votre propre naufrage. Voilà aussi pourquoi, lorsqu'on discute de morale, tout le monde s'agite autour de quelque chose sur lequel nous devrions nous accorder *avant* même de discuter, si bien que la discussion devient une manière désordonnée pour chacun de réclamer de tous une sorte d'accord silencieux, une sorte d'assentiment préalable à la discussion, peut-être un cri de terreur qui nous unirait tous comme une meute de loups cernés par la brume, hurlant d'angoisse dans la nuit.

C'est ainsi que l'insuffisance et sa demande finissent par inverser l'ordre naturel des choses. En effet, nous ne pouvons établir ensemble les conditions de nos relations (c'est-à-dire des normes morales) qu'à partir d'une négociation *entre* nous. Poser des conditions au dialogue est donc une contradiction dans les termes ; le dialogue n'a pas de préalable. Voilà pourquoi il est indispensable de déposer les armes dès que l'on évoque ces sujets : nos convictions morales sont immédiatement adossées à notre insuffisance. On finit par s'étriper les uns les autres parce que chacun essaie, à part soi, de faire taire son émotion face à son insuffisance individuelle. Noble objectif, mauvaise méthode. Car pour le dire en termes

philosophiques, la parole est un inconditionné, parce qu'elle est par nature conditionnante.

Bref, mieux vaut reconnaître d'abord l'insuffisance générale des individus, afin de repartir du bon pied en admettant que c'est précisément en improvisant ensemble, dans la parole, une forme de normativité ouverte, que l'on surmontera à la fois l'insuffisance et l'angoisse. Et cela ne peut pas s'appuyer sur l'autorité morale, puisque celle-ci ne peut pas se fonder autrement qu'en chaque individu, car elle s'appuie sur le rapport entre votre effort pour survivre et la conscience de votre insuffisance à y parvenir seul(e). Dès qu'elle engage une interaction avec un autre individu, un groupe ou une institution, l'angoisse que vous investissez victorieusement dans votre morale personnelle pervertit l'échange en ceci qu'elle contient une menace larvée, d'ailleurs illimitée et sans contenu, par laquelle elle prétend poser des conditions. Sa formule :

on peut discuter, ou sinon... !

Sinon... quoi ? J'en parlerai dans un instant. À présent, je veux sortir de cette zone de turbulences conceptuelles, qui vous a épuisés comme moi, en concluant sur ceci que la morale veut s'imposer sans conditions, ce qui signifie par la force – sachant qu'elle n'en a pas d'autre que celle d'énerver tout le monde, en irritant et égratignant nos angoisses. Voilà pourquoi vous prévaloir de la morale est une manière assez sûre de massacrer vos interactions.

Est-ce qu'en disant cela, je tombe dans l'immoralisme ? Non. J'explique un critère que vous respectez déjà quand vous discutez avec ceux que vous aimez : vous évitez de vous fâcher inutilement, c'est-à-dire que vous respectez le privilège de l'interaction sur les contenus de l'échange. En définitive, il n'est pas nécessaire que vous renonciez à vos principes moraux car, à mes yeux, il est naturel que les normes soient normatives (y compris et surtout celles qui se

présentent comme des évidences, par exemple amour, sincérité et bienveillance). En revanche, n'allez pas chercher à étendre votre morale personnelle dans des conditions en contradiction immédiate avec elle. En voulant l'imposer par la force, justement vous la trahissez. Car pensez-y : imposer vos normes, c'est le moyen le plus sûr de gâcher ce qu'il y a en elles de partageable.

10

N'imposez pas vos normes.
Négociez celles des autres.

**POURQUOI LES CONS
PRÉFÈRENT DÉTRUIRE**

- Est-ce qu'on peut avoir des frites en accompagnement ?
- Ah non, c'est salade et haricots verts.
- Mais si l'autre plat vient avec des frites, peut-être qu'on pourrait inverser ?
- Ben non.
- Comment ça, non ? C'est... C'est un problème ?
- Oui. Parce que celui-là, c'est les haricots.
- Mais... Est-ce que ça va compliquer les choses en cuisine ?
- Non, c'est pas ça.
- Alors, je... Je peux peut-être payer un supplément ?
- Non, y a pas de supplément.
- Alors, pourquoi on changerait pas ?

Où l'on réfléchit sur les rapports de forces et sur la guerre, ce qui permet de dégager une méthode de survie pour les repas de famille.

En me réveillant ce matin, j'ai pensé que la dernière phrase du précédent chapitre pouvait soulever une objection sérieuse. J'ai écrit : « imposer vos normes, c'est le moyen le plus sûr de gâcher ce qu'il y a en elles de partageable ». Cette phrase n'était pas le fruit d'une brusque inspiration. Elle m'a coûté près de quinze ans d'études, d'enseignement et d'expériences aux quatre coins du monde. Vous me direz, tout ça pour ça ! Mais pendant que j'examinais à quel endroit du corps je pourrais me la tatouer, elle a fait naître le doute suivant : est-ce qu'en acceptant l'existence de nos tendances normatives (ce qui explique que nous pensions, à juste titre, qu'il y a des cons) tout en rejetant leur imposition par la force (c'est-à-dire que nous *ne pouvons pas* détruire les cons, même pas dans un idéal moral), je ne serais pas en train de me faire l'apôtre d'une manipulation douce ? En d'autres termes, ne serais-je pas en train de vous conseiller de ne pas affronter les cons, mais seulement de les

manipuler, au risque de leur permettre, à eux, de vous étouffer à leur tour – pourvu que ce soit *doucement* ?

Eh bien ! Voici ma réponse. Lorsque j'ai dit que vos normes étaient partageables, j'ai voulu encourager un travail de négociation qui serait l'exercice d'un pouvoir commun et réciproque, si bien que je ne vois pas de raison de considérer cela, c'est-à-dire une éthique interactionnelle, comme une forme masquée de domination. Au terme du dialogue, on peut imaginer que les normes seraient modifiées au point d'être susceptibles de variations – peut-être à l'infini. Si vous me dites qu'elles cesseront alors d'être des normes, eh bien vous m'avez compris : sans contrarier la conviction subjectivement structurante que tout le monde *devrait* partager votre système de valeurs, vous pouvez néanmoins neutraliser les effets négatifs de cette tendance ; autrement dit, sans cesser d'être fidèles à vous-mêmes, vous pouvez renoncer à être les cons des autres. C'est déjà suffisamment pénible qu'ils soient des cons pour vous.

D'ailleurs, envisagez l'hypothèse inverse. L'étude du sermon, puis des principes du droit, puis de l'autorité morale, nous l'a laissé entendre : en dehors de la négociation, il n'y a que des rapports de forces, et cette force n'est ni une image ni une métaphore. Si vous voulez bien garder en tête que la violence est toujours à portée de main, nous pourrions proposer un nouvel élément de définition : par principe et par définition, *les cons sont pour la guerre*.

Oh, bien sûr, si vous dites *moi, je suis pour la paix*, vous aurez tous vos interlocuteurs, et surtout les plus cons, de votre côté. Mais en réalité, beaucoup de nos postures quotidiennes sont orientées vers le conflit et vers la destruction, sans qu'on s'en aperçoive. En effet, partout où l'on pose des conditions préalables au dialogue – des conditions qui supposent que l'autre ne soit pas l'autre – la connerie s'immisce pour ainsi dire inconsciemment. L'idée que l'autre soit

d'abord détruit pour avoir *ensuite* le droit de parler est une posture stupide, mais plus fréquente qu'on ne croit.

Une fois n'est pas coutume, je vais l'illustrer par le mot d'un grand homme qui, depuis le début de cette enquête, n'a pas cessé de me hanter – précisément parce que cet homme, nommé Caton d'Utique, était lui-même hanté par la pensée de ses ennemis. Après la seconde guerre punique entre Rome et Carthage, ce grand sénateur, héros de l'histoire romaine, répétait sans cesse la même phrase en conclusion de ses discours. Quel que soit le sujet en débat, Caton allait toujours se rasseoir, après avoir pris la parole, en lançant ces mots : *Ceterum censeo Carthaginem esse delendam* (Par ailleurs, je pense que Catharge doit être détruite).

L'obsession qu'avait Caton pour la destruction de ses ennemis – et le fait que deux mille ans plus tard, on se souvienne encore de lui et de sa phrase finalement monstrueuse – rappelle que la logique de guerre reste un magma toujours incandescent, toujours sous-jacent, sous la croûte de tous les débats. Malheureusement, contrairement à Caton, les cons ne se rendent pas compte que nous n'avons pas d'alternative : soit nous acceptons de nous accommoder les uns des autres, soit nous sous-entendons qu'après tout, il vaudrait mieux nous entre-détruire. Et avec une ingénuité qui étonne à chaque fois, les cons penchent pour la guerre presque en permanence. Ils oublient qu'à l'arrière des paroles, il y a de vrais conflits ; et qu'en 146 av. J.-C., Catharge fut bel et bien détruite. Caton était déjà mort.

Entre la connerie ordinaire de votre belle-sœur ou du chauffeur de taxi qui vous soutiennent je ne sais quoi sur l'islam ou le judéo-christianisme, sur les bobos, sur les fachos ou sur les profs, et les bombardements tragiques qui adviennent plus ou moins loin de là, nous devons en définitive accepter un rapport certes très lâche, très lointain, mais réel. Il ne s'agit évidemment pas d'un lien de cause à

effet, et encore moins d'une responsabilité morale : il s'agit simplement d'une logique de guerre. Les cons veulent la guerre sans avoir aucune idée de ce que c'est, ni même aucune envie de la faire. Mais le principe de la guerre, sous la forme de l'exclusion de l'autre *hors de toute parole* (et, au fond, de toute existence) leur fournit ce que la posture de qui est dans son droit n'exprimait que de manière voilée : la jouissance – le plus souvent maintenue vague, sous-entendue, symbolique – d'exercer une puissance de destruction.

Voilà pourquoi, paradoxalement, les cons jouissent à préférer la guerre. Ils jouissent de la joie de détruire, au moins en pensée, et cette jouissance met tout le monde en péril, y compris dans les faits. Vous demandez peut-être d'où vient cette jouissance si particulière qu'ils ont à détruire ? Eh bien, pour commencer, les cons ne sont rien d'autre que des géants débiles qui s'étonnent de leur propre force, et ils l'exercent sans parvenir à sortir de l'incrédulité. Tout comme des nourrissons, il s'agit pour eux d'essayer leur pouvoir sur n'importe qui, quoi qu'il en coûte – notamment parce que, pour eux, la force est demeurée problématique. Encouragés dans leurs doutes par d'autres cons qui les dominent, ils ne cessent jamais de douter d'eux-mêmes, si bien que les uns s'apaisent principalement en dominant, les autres en se soumettant. Cependant, au cours d'une même journée, leur connerie protéiforme oscille d'une métamorphose à l'autre – entre domination, soumission et destruction.

Mais il y a beaucoup plus. Car lorsque les cons penchent vers la destruction (et par exemple vous menacent), peu leur importe que cette force soit la leur. Même, très souvent, peu leur importe qu'elle les protège, eux. Qu'est-ce qui leur importe ? Eh bien, ils obéissent aveuglément à une logique d'économie qui ne les concerne pas directement eux, mais une tendance naturelle de l'Univers. Parce qu'il est plus simple et plus facile de détruire que de construire,

d'agresser que d'apaiser, de foutre en l'air que de comprendre, les cons se laissent traverser par une violence qui dépasse toute élaboration subjective, toute construction sociale, toute concorde politique, toute écologie. Autrement dit, ils respectent scrupuleusement une loi naturelle d'augmentation de l'entropie, de retour au désordre, de destruction des formes organisées – non pas exactement parce qu'ils sont paresseux (quoique cette description ne soit pas inexacte), mais plus profondément parce que la force qui les traverse échoue en eux à s'organiser, échoue à s'accomplir en subjectivité, et donc s'affale comme une vague meurtrière sur le rivage des relations.

La préférence pour la guerre que l'on décèle chez les cons ne révèle donc en aucun cas une mystérieuse pulsion de mort, car la violence qu'ils appellent et incarnent n'est pas seulement une forme de pouvoir qu'un sujet exercerait sur et contre quelqu'un d'autre. La violence de la connerie est plus *cosmique* que ça. Elle signale le fait que les humains sont les relais d'une force qui peut unir et désunir, s'auto-organiser et se désarticuler, pulvériser les humains et la planète Terre plus facilement qu'on souffle sur les pissenlits. Ce qui engendre la destruction véritable (la guerre, les morts, les désastres écologiques) n'est donc rien d'autre que la force sublime de l'existence qui tantôt s'auto-organise dans de merveilleuses combinaisons d'énergie – c'est vous, c'est la vie, la joie, c'est l'éternel printemps de l'Univers – tantôt se désorganise dans d'effrayantes fulgurances qui révèlent la fragilité de toute élaboration perspective. Oh, je sais ! Vous voudriez que les cons souffrent seulement en pleurant, qu'ils vous tendent la main, qu'ils soient souriants et pittoresques. Eh bien non. La force de l'existence les traverse en les détruisant, et pour cette raison, ils souffrent en haïssant. Et ils

haissent n'importe quoi, n'importe qui, parce que la force, à travers eux, détruit.

Plus immédiate, plus simple, moins coûteuse en moyens immédiats que le dialogue, la destruction est en définitive consubstantielle à la connerie. À cette étape, presque toute l'enquête philosophique se voit donc contrainte de s'inverser. Car, vous le comprenez, il n'est pas possible que la connerie soit détruite, *puisqu'elle est elle-même le principe de toute destruction*. Voilà pourquoi les cons les plus massifs sont pour les philosophes comme des vaches sacrées : ils savent qu'ils ne peuvent en aucun cas s'en faire comprendre, et pour cette raison, ils s'interdisent religieusement d'essayer. Est-ce que cette posture philosophique – trop souvent confondue avec un dédain aristocratique – est finalement prétentieuse et méprisante ? Méfiez-vous de cette objection ; car la posture inverse au silence des philosophes face aux cons activerait immédiatement la logique de la guerre, et contrairement aux apparences, elle ne s'appellerait pas respect, mais intolérance. Laisser les cons ruminer leurs guerres, c'est parfois le dernier recours pour que les vaches paissent en paix.

Ainsi, si vous souhaitez vous ranger, dans la mesure du possible, du côté de la bonté et de l'intelligence, alors vous laisserez religieusement parler les cons – ou, pour m'exprimer avec plus de précision, vous laisserez jusqu'à vos proches et vos aimés entièrement libres de dire des conneries. Car en cherchant à les convaincre sérieusement, c'est-à-dire *autrement que par jeu*, vous passeriez immédiatement du côté obscur. Alors, peu importe que vous ayez de votre côté la vérité, la raison ou je ne sais quoi, vous ne seriez plus qu'un parmi les cons, à jeter votre angoisse à la tête des autres. En particulier dans les dîners de famille, où rien d'autre n'importe que le lien qui unit (ou essaie désespérément d'unir) les

membres, appréciez les propos de ces bovins miraculeux au lieu de vous exaspérer. Écoutez-les attentivement, encore et toujours pour les soulager de leur plainte, non sans reconnaître en eux le dieu Shiva qui, dans sa danse aux mille bras, détruit le monde en souriant. Car les cons, mes amis, sont les apôtres sacrés de la guerre. Et la guerre n'est pas *seulement* un scandale. Ce qui justement nous horrifie en elle, c'est qu'elle révèle – à l'image d'un trou noir – l'implosion extatique d'une joie sans sujet.

11

Faites la paix, et laissez-les en guerre.

POURQUOI LES CONS GOUVERNENT

Quiconque a eu la chance d'observer assez longtemps une colonie de phoques au soleil a dû le reconnaître : pas plus que l'intelligence, la connerie n'est une spécificité humaine. L'espace ne manque pas sur leurs immenses rochers ; les emmerdeurs non plus. Préférant les endroits occupés aux places disponibles, ils engagent des conflits inutiles, provoquent des cris et des blessures, empoisonnent la vie des autres par tous les moyens – soit qu'ils plongent en éclaboussant partout, soit qu'ils cherchent à déloger des plus forts qu'eux, et parfois des moins forts. Voilà le drame de toute communauté. Partout où il y a des interactions, il y a aussi des cons.

Où l'on admet la légitimité des cons au sein des hiérarchies sociales, même et surtout quand ils se trouvent placés au-dessus de vous. Ce qui n'empêche pas les luttes.

Dédaigner la connerie des gens afin d'accueillir leurs plaintes, c'est difficile ; lorsque les cons se trouvent être vos supérieurs hiérarchiques, c'est presque insurmontable. Lorsque je vous vois, amis lecteurs et bien-aimées lectrices, contraints par vos métiers et par vos supérieurs d'appliquer des décisions absurdes, de faire des opérations contre-productives, de laisser saborder vos efforts par les efforts d'un autre, j'en pleurerais de compassion. Que la connerie laisse entrevoir la souveraine puissance de l'Univers, passe encore ; mais lorsque cette puissance vous prend à bras-le-corps et qu'elle empêche les possibles, use les bonnes volontés, commet des injustices et pourrit le monde en vous demandant d'y mettre la main... C'est autre chose.

Ici, il ne s'agit plus d'esthétique, ni de morale, ni de droit, ni de métaphysique. Ici, on parle d'un scandale que, pensez-vous, n'importe qui admettrait même au niveau du simple bon sens,

d'autant qu'il a des conséquences économiques, politiques et philosophiques majeures : l'aberration d'avoir donné au pire des pervers ou des benêts, à la plus fieffée connasse de tous les temps, des responsabilités collectives ; et l'horreur personnelle d'avoir à y participer.

Mettons provisoirement de côté ce dernier point, et admettez que la présence de cette bouse à ce poste vous fait mal parce que, contrairement à la danse cosmique de Shiva, elle articule sans médiation le désordre et le chaos à votre propre position. Il est donc naturel que vous estimiez que les choses ne sont pas à leur place, et que cette vermine ne devrait en aucun cas avoir accédé à un poste où elle ne fait que gâcher des opportunités à tour de bras. Si vous le voulez bien, nous allons donc réécrire ensemble cette ligne dans le code de l'Univers selon le critère qui justifie votre exaspération : le monde serait mieux fait s'il était dirigé par des gens compétents. En quelques pages, je vais vous démontrer que non.

Dans ce domaine, il est indispensable d'éviter les paroles en l'air, si bien qu'étant professeur à l'université, je vais parler de l'enseignement et de la recherche, chacun, chacune y retrouvera son monde. Parmi les chercheurs en philosophie, comme vous pouvez l'imaginer, les médiocres sont très nombreux. Ceux qui font avancer la recherche sont en nombre infime en comparaison de ceux qui répètent ou qui ressassent les choses qu'ils ont trouvées ailleurs ; le plus grand nombre publie d'accablantes banalités qui ne font avancer personne. Mais si l'on prenait cette lamentation au sérieux, si nous donnions satisfaction au désir qui s'y exprime, qu'arriverait-il ? Il faudrait limiter le nombre de chercheurs pour ne retenir que les plus grands, et sans discuter des critères de la sélection, disons qu'il resterait quelques centaines de personnes dans le monde. Cette petite aristocratie existerait alors d'une manière si parfaitement

isolée qu'elle serait bientôt privée des professeurs qui déforment son enseignement, et même des amateurs qui lisent ses productions sans les comprendre. Alors, qu'arriverait-il ? Le désir qu'ont ses membres d'échanger les uns avec les autres entrerait en crise : parce qu'ils ne seraient plus alimentés de l'extérieur, ils recréeraient en interne une division entre les meilleurs et les moins bons, et en quelque sorte réinventeraient de nouvelles formes de connerie, si bien qu'en répétant plusieurs fois cette opération, cette aristocratie finirait par perdre tout à fait le goût d'elle-même.

Cette rapide simulation – qui, dans certains pays, a déjà commencé – met en valeur le fait que n'importe quel acteur social (chercheur, professeur ou n'importe quoi d'autre) n'existe que soutenu par son milieu et même par toute une société qui rend son travail non seulement pertinent, mais matériellement possible. Par conséquent, il faut admettre que la tendance *naturellement* aristocratique des gens de valeur, qui tendent à se préférer, à se choisir et à se considérer comme seuls légitimes aux postes de commande, fait courir à leur groupe le risque de s'autodétruire lorsque cette préférence devient une exclusion. Je n'en suis pas encore à mettre des cons à leur tête, mais patience.

La première étape de mon raisonnement ne visait qu'à montrer que l'exigence d'excellence témoigne d'une tendance à associer le mérite (compétence dans un domaine donné) au pouvoir de prendre les décisions propres à servir l'intérêt du domaine, ou de l'entreprise ; mais qu'on ne peut pas en exclure tout à fait les mauvais et les incompetents sans assécher dangereusement le terrain. À cette étape, vous m'accordez que les cons sont nécessaires, mais seulement à des places subalternes. Vous admettez qu'une aristocratie méritoire n'existe que par la participation et l'assentiment des foules dont les efforts rendent possibles

l'intelligence, l'efficacité, la compétence, etc., de quelques-uns. Ici, je ne discute pas du fait que l'idéal méritocratique permet de justifier les inégalités, en ceci qu'il suggère, réciproquement, que ceux qui jouissent de privilèges doivent les mériter au moins théoriquement, et donc que ceux qui n'en ont pas, ne les méritent pas (ce que les sages du monde entier nient depuis trois mille ans – en vain, car les dominés refuseront toujours de retirer leur soumission aux dominants, car ils y trouvent, comme vous le savez, de la jouissance). Je ne veux insister que sur un point, à savoir que sans les médiocres, les bons ne pourraient pas exister, ils ne pourraient même pas *désirer* ce qu'ils désirent.

Or c'est ici que nous passons une deuxième étape. Car vous m'accordez qu'il y a une *communauté de désir* entre les uns et les autres. La frontière entre la compétence et l'incompétence n'empêche pas que ceux qui se considèrent comme les meilleurs et ceux qu'ils considèrent comme des cons soient sur le même bateau. Il est possible que cette communauté, les cons l'ignorent ; mais cela signifie qu'ils ne sont qu'accidentellement des obstacles au bien commun, et qu'ils ne s'y opposent que par opportunisme, au hasard, selon les occasions qui se présentent. Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou non, les cons font partie d'un système de désir (ce qu'on appelle une société) sans lequel nous ne saurions même pas quoi vouloir.

Voici le moment du grand saut. Car même si vous êtes le plus obtus des royalistes et croyez que les capitaines des bateaux dirigent leurs équipages par la grâce rayonnante de leurs vertus, vous devez admettre que rien d'humain ne tient en ce monde, même les monarchies, les galères et les porte-avions, autrement que par l'action du plus grand nombre. Et l'excellence du génie romantique, du héros grec, du *self-made man* américain, n'aurait aucune

signification si elle n'avait pas le pouvoir d'aimer à eux le désir de la majorité bête qui les a d'abord méconnus. Certes, vous voulez soutenir que le génie est un mystère, et même un don de Dieu. Mais je n'ai pas besoin de nier ce point pour affirmer que, pour ne pas tout à fait traverser l'humanité sans être vu, ce génie d'exception doit interagir avec un désir partagé, de sorte que son apothéose a tout de même son lieu parmi le commun des mortels. Si bien qu'en définitive, il vous faut admettre que le désir commun joue au moins à parts égales avec le génie. Et bien que nul ne puisse parfaitement l'incarner, c'est lui, c'est ce désir commun qui détermine les places sociales que nous occupons, selon notre manière personnelle de négocier avec lui. Quitte, entre parenthèses, à nous faire rouler.

Dans ces conditions, il est nécessaire que les postes de pouvoir soient obtenus par ceux qui les désirent, et que, à leur tour, les êtres qui les désirent soient précisément ceux qui savent exploiter aussi bien les rouages que les failles des institutions, qui osent flatter et s'humilier, et qui peuvent incarner sans effort (quoique en partie par méprise) le désir flou du « plus grand nombre ». Cela ne suppose pas du tout, comme disent les misanthropes, que les cons soient la majorité ; cela vient plutôt de la diversité des humains, dont la conséquence est qu'il est très difficile d'établir une moyenne, un profil type, bref, quoi que ce soit qui exprime adéquatement notre problématique unitaire.

Et c'est ici que les cons triomphent. Car il leur est plus facile, à eux, de se couler dans la moyenne à laquelle leur médiocrité personnelle donne enfin son visage. Voilà pourquoi la condition naturelle de la société n'est pas à proprement parler le règne de la médiocrité (ce qu'on appelle la médiocratie, terme qui suppose le point de vue d'un observateur *théoriquement* supérieur), mais la

méridocratie, autrement dit le fait qu'une introuvable moyenne finisse par s'incarner dans la médiocrité, si bien que le pouvoir échoit de préférence, quoique pas nécessairement, à l'un quelconque parmi les cons.

À présent, vous comprenez que le fait d'avoir un con pour chef, pour patronne ou pour président n'est ni une malchance, ni une injustice, pas même une anomalie, puisqu'il s'agit de la loi de la plus haute probabilité. Cette considération doit vous permettre de tenir l'un des équilibres les plus difficiles qui soient – entre, d'une part, vos efforts pour un monde meilleur, qui impliquent de lutter contre la connerie et d'empêcher les cons de nuire, mais toujours et exclusivement à la mesure de vos moyens, et, d'autre part, votre compréhension du monde qui, en apaisant votre cœur, vous aide à ne pas vivre les décisions des cons comme des déséquilibres cosmiques. En d'autres termes, changez le monde non parce qu'il vous révolte, mais parce que vous l'aimez – y compris tel qu'il est – ce qui n'empêche pas d'avoir des préférences.

Pour y parvenir, souvenez-vous de deux choses : l'une, que ne vous en déplaise, chacun en ce monde est à peu près à son poste, et que c'est *pour ça* (et non pas *malgré ça*) que les cons nous dirigent, nous gouvernent et, plus généralement, président. Ensuite, que si *vous* ne vous sentez pas à votre poste, il est *possible* que cela soit une injustice, mais il est *certain* que c'est votre défi.

12

Faites valoir toujours vos préférences –
Jamais vos frustrations.

POURQUOI LES CONS SE MULTIPLIENT

— Ça alors !... Mais je... Vous... ? On avait convenu que tu devais me prévenir...

— Ouais, je sais, j'y ai pensé.

— Mais pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— J'avais pas mon téléphone. Bah, je te préviens, là.

— Mais ?! Vous êtes combien ?

— Oh je sais pas. Une trentaine.

— Ah... Bon, je vais te laisser la maison alors.

— Tu peux rester, hein.

— Merci, je suis en train d'écrire...

— Ton nouveau livre ?

— Oui. Enfin, non, j'ai dû changer. Mais dis-moi, vous pensez rester...

— Ah ouais.

— ... Jusqu'à quelle heure ?

— Je sais pas. Moi je vais dormir un peu avant la suite. Y en a d'autres qui vont arriver. Hé ! Hé ! La vodka, là ! Les enceintes, là ! Ahahah, t'es déjà en slip ?

*Où l'on découvre comment surmonter la multiplication
infernale des cons, et où l'on fait la connaissance de
Mme Yvette Gibertaud, grand-mère de l'auteur.*

Réfugié dans le secret de ma chambre, je vous appelle à moi, infortunés amis, face à l'un des plus grands mystères de la vie humaine. Comment est-il possible que les cons soient toujours plus nombreux ? D'où viennent-ils ? Et pourquoi, pourquoi si nombreux ?

Si l'on y pense un instant, cette observation a l'aspect d'une illusion d'optique. Après tout, pourquoi les cons seraient-ils plus nombreux aujourd'hui qu'hier ? Pourtant, rappelez-vous que les cons sont des événements qui se produisent au cœur des relations humaines, et non des types d'humains qui se promènent de par le monde : c'est ce qu'on peut appeler la nature interactionnelle de la connerie. Or il est plus que banal de constater que nos interactions augmentent. Nos ancêtres, considérés dans leur ensemble, appartenaient à des sociétés moins mobiles, donc la plupart d'entre eux rencontraient moins de nouvelles têtes au cours de leurs vies. Nos parents eux-mêmes parcouraient plus rarement d'aussi grandes

distances, ne croisaient pas autant de monde que nous, et du fait de parcours globalement plus linéaires, ne fréquentaient sans doute pas autant de milieux différents. Enfin, l'internet et les smartphones ont fait exploser les possibilités de contacts avec nos congénères, de loin ou de près, par écrit ou voie multimédia, en tête à tête ou en réseau... Et, bien sûr, plus il y a d'interactions, plus il y a d'occasions de malentendus, de maladresses, en d'autres termes, de naufrages interactionnels. Au lieu d'être confrontés à quelques dizaines de gros cons au cours d'une vie – la plupart, si j'en crois ma grand-mère, parfaitement identifiés entre Jarnac et Fouqueure – vous avez désormais l'expérience de centaines et de centaines d'entre eux. Et donc, je conclus une première fois que, parce que les interactions augmentent, les cons se multiplient. C. Q. F. D.

Au cours de ces rencontres, une interaction catastrophique, même brève, autorise les deux parties à repartir sur les chemins de la vie convaincues d'avoir eu affaire à un con de plus. Vous me direz que celui qui *vous* prend pour un con se trompe, mais l'internet et les réseaux sociaux ont redistribué entièrement la manière dont ce type d'évaluation était jadis validé, notamment en ceci qu'ils ont diminué l'écart entre les personnes autorisées et les autres, et réciproquement entre le tocard public et l'abruti à titre privé. Depuis que les cons les plus obtus peuvent diffuser leurs avis et les faire valider par leurs congénères, le bruit que fait la connerie et sa réception par la vindicte publique permettent de démultiplier le naufrage interactionnel avec une amplitude encore inégalée. Pour la seconde fois, je conclus : parce que la connerie se propage mieux, les cons se multiplient. C. Q. F. D.

On pourrait néanmoins faire observer qu'à mesure que ce phénomène s'amplifie, la connerie a un impact proportionnellement moins fort sur notre vie. En effet, ma grand-mère pouvait

difficilement échapper aux vexations des gros cons ; inversement, la plupart de ceux que vous et moi rencontrons aujourd'hui restent peu ou prou des inconnus – sans parler de tous les fantômes numériques. Il n'est donc pas absurde d'affirmer que, bien que les cons soient plus nombreux, ils passent aussi plus vite dans nos vies.

Hélas ! Une partie de cet avantage se perd, car il est compensé par une patience et une tolérance de notre part qui diminuent, elles aussi, en proportion. En effet, parmi les habitants de Fouqueure et des alentours, ma grand-mère devait déterminer ses préférences à partir de l'existant ; le temps aidant, elle put observer l'évolution des tempéraments et, contre toute espérance, modifier et améliorer ses relations – y compris avec sa belle-mère (mais n'exagérons rien, car ces gens-là *s'obstinent*). En revanche, confrontés à un nombre théoriquement illimité d'interlocuteurs, vous n'avez rien autour de vous qui vous impose de vous adapter moralement, et vous me direz – mêlant réalisme et mauvaise foi – que vous n'en avez pas le temps (précisément parce que les seules injonctions que vous reconnaissez presque sans condition sont d'ordre professionnel et non philosophique, c'est bien le malheur). Par conséquent, vous considérez comme rédhibitoires des défauts ou des traits de caractère dont vous pourriez peut-être vous accommoder, ou qui pourraient changer avec le temps. Devenus d'authentiques machines de précision, vous identifiez un con au moindre clignement de cils – et vous vous montrez impitoyables quant à votre tri entre les cons et les autres, afin que personne n'encombre votre vie. Une troisième fois, je conclus : parce que vous y êtes plus sensibles que jamais, les cons se multiplient. C. Q. F. D.

Cependant, cette dernière observation a mis en évidence le jeu de préférences complexes à partir desquelles chacun, chacune est conduit à s'affirmer comme être humain. Pour résumer en une

phrase deux siècles de sociologie, disons que l'on devient soi-même à partir de codes dont la maîtrise permet aux individus de s'affirmer comme membres de divers groupes, tout en répondant à la nécessité pour chacun d'affirmer sa différence, d'ailleurs diversement vécue au sein de ces groupes (ce qui suppose d'interagir, plus ou moins volontairement, avec leurs normes).

Or, du point de vue des groupes, nous assistons aujourd'hui à un gigantesque brassage normatif : des manières différentes de parler (et même diverses langues), de se vêtir, de rire, de marcher ou de s'asseoir, d'interpréter les événements, de ressentir et d'exprimer ses émotions, de se représenter le temps, l'espace, le moi, le toi, le nous – bref, toutes les variations de ce que l'on appelle la sensibilité humaine, se trouvent brassées dans des lieux dont la population, surtout dans les grandes métropoles, se perçoit comme plus hétérogène qu'avant. Le cosmopolitisme contemporain contribue donc à effriter les codes sociaux en micro-communautés, et les cons forment un sous-ensemble à l'intérieur de chacune d'elles. Comme chacun sait, ils se reconnaissent à ceci qu'ils rejettent ceux qui ne suivent pas leurs codes – et sur ce point, la connerie est parfaitement distribuée entre dominants et dominés, droite et gauche, riches et pauvres, indépendamment de la justesse des causes ou des privilèges dont ils bénéficient ou pas, parmi les savants comme parmi les ignorants, les athées et les religieux, les hommes et les femmes, et ainsi de suite, puisque la connerie, ici, ne désigne pas l'appartenance à un groupe mais la manière de vivre cette appartenance en favorisant l'exclusion. Et c'est ainsi que les différences jadis conçues comme civilisationnelles, raciales, génériques ou culturelles diminuent à mesure qu'elles renaissent sous la forme d'une moindre homogénéité sociale. À nouveau, je

conclus : parce que les codes s'effritent, les cons se multiplient.
C. Q. F. D.

Cela étant, comme précédemment, ce mouvement d'effritement est en partie compensé par le fait que les différences entre les communautés humaines sont de moins en moins spectaculaires : les codes les plus sensibles (langues, manières de se vêtir, etc.) vont vers l'uniformisation à l'échelle globale, si bien que l'on pourrait s'attendre à ce que les phénomènes de rejet diminuent avec l'affaiblissement des différences. Mais comme précédemment (voir ma deuxième démonstration), cette uniformisation est à son tour compensée par le fait que l'irritabilité (ou disons, le défaut d'endurance face aux différences sensibles) augmente aussi en proportion.

Sur ces fondements, réfléchissez. À mesure que les algorithmes deviennent plus efficaces et plus universellement utilisés, nos sociétés tendent vers la personnalisation des marchandises et des services, toujours mieux adaptés à vous Hubert, à vous Amazone... Par conséquent, les codes d'exclusion et d'inclusion se rapprochent avec une insistance et une précision toujours plus poussées des individus eux-mêmes. Comprenez-vous où je veux en venir ? Confortés dans des codes de plus en plus personnalisés, qui peuvent s'appuyer sur des détails de plus en plus petits, vous allez bientôt devenir (au moins théoriquement) chacun le seul à respecter les codes tels qu'ils vous apparaissent (au moins sur *votre* écran). De cette manière, les cons auront achevé de se multiplier au point que vous semblerez à vos yeux le *dernier être humain sur Terre* – avec peut-être un nombre limité d'amis – au milieu d'un océan de cons.

Dans cette situation, inutile d'insister sur les bienfaits de la tolérance en assurant que nous *devons* nous accepter tous différents pour danser une grande ronde. Ce moralisme collaboratif est

absurde : être différents, c'est exactement s'attacher à des préférences, qui incluent une tendance naturelle à la répulsion. Il est donc aussi inutile de condamner la répulsion que de se désespérer de la soumission puisque, par définition, les cons n'accepteront *jamais* d'entrer dans votre danse fraternelle.

Comment nous en sortir ? Eh bien ! Renversons la perspective : même à admettre que l'Histoire de notre société ait connu des périodes de plus grande homogénéité, voulez-vous sérieusement soutenir que le respect pour une seule forme d'orthographe, pour un seul type de grammaire ou de vocabulaire, pour un fond de teint plus blanc ou une perruque mieux poudrée témoignait d'une plus grande intelligence ? Et quelle absurde rêverie passéiste vous laisse penser que la diminution de nos rapports humains nous permettrait de retrouver une sérénité que même ma grand-mère (pourtant pas chiante) n'a jamais connue ? D'ailleurs, êtes-vous bien sûrs (ici je parle en historien) que cette uniformité des codes n'est pas une illusion rétrospective fabriquée par la sélectivité de nos sources ? Vous me direz que mes exemples sont superficiels, que les gens les moins cons savent bien que l'apparence visuelle est indifférente. Par exemple, ils savent que sous les voiles ou les mini-jupes que portent les femmes, ce qui importe est la liberté de chacune ; mais, au-delà du fait que les cons et les connes, précisément, ne le savent pas, mon attaque porte sur la manière de concevoir la liberté comme un choix entre deux options superficielles et parfaitement indifférentes.

Oui ! Si vous voulez endiguer l'irrésistible accroissement des cons, avant de devenir le premier ou la première d'entre eux, vous devez admettre que la transformation des codes comportementaux (et donc *des formes mêmes de la liberté*) en *valeurs morales* est justement ce qui nous pousse à transformer la répulsion en exclusion, au point que l'on finit par voir partout des cons. En injectant la notion sacrée

de valeurs dans de stupides détails du quotidien, vous bafouez le précepte qui vous demande, par la bouche des plus grands sages, de cesser de juger vos semblables à tout bout de champ.

Je vous vois hésiter... Ne devons-nous pas défendre nos valeurs ? Je vous réponds : si vous tenez à vos valeurs, ne les *défendez* surtout pas ! Ce n'est pas en les brandissant comme des impératifs que vous parviendrez à les diffuser et à faire reculer la connerie. Car, je l'ai déjà dit, ce ne sont pas vos valeurs qui vous distinguent, ce sont vos rapports et la qualité de vos rapports. Vos valeurs, en tant qu'elles expriment votre attachement à certains types de rapports, ont évidemment toute ma sympathie. Mais elles se condamnent à la contre-performance dans la mesure exacte où vous les affirmez de manière inconditionnelle. La *liberté*, par exemple, n'est jamais inconditionnelle, elle désigne la capacité de faire son chemin dans des conditions existantes, autrement dit précises et déterminées.

À bien y réfléchir, le fait d'avoir des valeurs *n'est* donc *pas* ce qui distingue les groupes les uns des autres – encore heureux ! –, et l'idée que *nos valeurs* nous définissent est en elle-même une connerie, puisqu'elle attribue une spécificité locale à ce qui, *par son concept*, est destiné à surmonter les divisions, non à les justifier. Ainsi, par exemple, vous ne pouvez pas dire que *votre* idéal est la liberté, sans retirer aux autres le droit de s'y reconnaître. Je ne peux rien imaginer de plus dangereux, puisque vous transformez aussitôt en adversaires tous ceux qui conçoivent la liberté d'une autre manière que vous.

Admettez donc qu'au lieu de défendre des valeurs, vous feriez mieux de développer des rapports, autrement dit chercher à minimiser les malentendus. Car c'est d'abord par là, souvenez-vous, que les cons se multiplient. Vous ne pourrez donc endiguer leur multiplication ni par le retour à l'universalisme colonial des

Lumières, ni par le relativisme personnalisé de l'ère numérique. Vous ne l'éviterez qu'en vous libérant de votre posture défensive, en acceptant de mettre vos valeurs idéales au risque des interactions concrètes, et d'entamer la négociation afin d'améliorer vos rapports tous azimuts, ce qui affaiblira les cons de toutes les communautés. En d'autres termes, soyez des bricoleurs plutôt que des juges.

13

Soignez vos interactions, et vos valeurs suivront.

**POURQUOI LES CONS GAGNENT
TOUJOURS**

La connerie est l'exemple d'une de ces déterminations que les humains veulent à tout prix s'attribuer à eux seuls ; mais même là, ils font fausse route.

N'importe qui peut en faire l'expérience : un caillou dans la chaussure n'a besoin d'aucune intention pour faire chier son monde.

*Où l'on formule la méthode ultime pour interagir avec les
cons, à partir d'une certaine conception de leur monde, du
vôtre et de vos personnalités.*

Mon dernier chapitre vous a peut-être donné l'impression de limiter la connerie à un phénomène de représentation, comme s'il s'agissait d'une pure et simple illusion. Vous espérez sans doute vous acheminer vers une conclusion où, dans une extase toute philosophique, nous finirions par surmonter ensemble la connerie et par voir l'Univers enfin réconcilié. Permettez que je fasse la part des choses : d'une part, je soutiens en effet que l'impression que les cons augmentent, qu'elle corresponde ou non à des déterminations historiques réelles, ne cessera jamais, même s'ils devaient en réalité diminuer. Pourquoi ? Parce qu'en définitive, les cons se multiplient moins à l'échelle de l'Histoire qu'à mesure que chacun d'entre nous, au cours de sa vie, perd ses illusions sur l'unité du phénomène humain, et sur la possibilité de partager ses propres normes avec tous. Ainsi, tandis qu'un con s'affaiblit en vous, des milliers d'autres surgissent autour, comme nés de la terre. En ce sens, on peut

affirmer que les cons se multiplient à mesure que nous cessons d'en être un.

Cependant, le fait de perdre sa naïveté n'empêche pas le cerveau humain de trouver aussitôt d'autres casseroles à s'attacher. En effet, à mesure que votre expérience de la vie augmente, l'évolution de la société, les travaux dans les villes, les transformations technologiques détruisent petit à petit les cadres de vos souvenirs, si bien qu'en voyant dans l'état où elle est aujourd'hui la place près de laquelle vous avez grandi, ou en apprenant (par oui-dire, bien sûr) la manière dont les jeunes d'aujourd'hui se rencontrent et copulent, etc., la nostalgie vous saisit à la gorge. Oh, comme je vous comprends ! Cette nostalgie individuelle, née de l'étrangeté du devenir, ne peut être niée ni refoulée sans que la société tout entière ne se mette en danger, car elle révèle un principe fondamental, qui manifeste la principale force des cons : l'inertie.

D'où vient l'inertie – celle que vous devinez à travers des idées *arrêtées*, des gens *bornés*, etc. ? Pour la comprendre, il faut partir de son contraire, l'adaptation. Or l'adaptation est le fruit d'un apprentissage relativement long, dont l'époque privilégiée est l'enfance, et dont les informations viennent s'imprimer profondément dans les strates les moins conscientes de notre être. Elle s'appuie sur une expérience qui brasse à la fois les espaces où l'on vit, le type de sensations que l'on a l'habitude d'avoir (sonores, tactiles, etc.), les interactions que l'on a avec d'autres humains (linguistiques, etc.), bref, tout ce qui constitue ce que chacun appelle « le monde ». Le fait de répéter de manière automatique certains comportements, ou d'associer certaines idées, ou de tenir à certaines manières de parler, dépend directement des « mondes » auxquels ces actes ou ces représentations se réfèrent. De fait, nous avons adopté ou mis au point presque tout ce qui nous définit à partir de cet

impératif d'adaptation, ce que j'appellerai désormais une « personnalité », au sens d'une disposition singulière (ni totalement prévisible, ni totalement aléatoire) à réagir d'une certaine manière aux événements – notion où se mêle un ensemble tellement complexe et confus que personne ne sait comment y démêler les déterminismes sociaux, les prédispositions génétiques, les matrices symboliques et les expériences conscientes et inconscientes accumulées au cours du temps.

Eh bien ! Quoi qu'il en soit de l'origine de nos personnalités, le monde de l'expérience est extrêmement contraignant. Par conséquent, un être humain ne change d'avis, d'approche ou de comportement que s'il est contraint, à cause de faits d'expérience nouveaux, à modifier son monde de référence ; seule la mise à jour du « monde » lui permettra d'y ajuster sa personnalité, car il est tout à fait impossible de se changer soi-même par simple décret (c'est une évidence si criante que, malgré la diffusion de discours volontaristes absurdes, j'estime que tout le monde l'admet, ne serait-ce que pour se pardonner ses propres défauts). Bref, si dans votre « monde », un raisonnement bien construit est admis comme un élément pertinent, alors mes arguments pourront suffire à vous convaincre. Mais si tel n'est pas le cas, une image pourra peut-être y parvenir mieux, ou bien une vidéo, un gif ou n'importe quoi que vous identifierez comme un élément pertinent dans l'élaboration de votre rapport au monde.

Hélas, il n'est pas si facile de changer son monde de référence puisque, par une singulière boucle de rétroaction, la personnalité a tendance à défendre le monde auquel elle s'est d'abord adaptée. Ainsi se met en place un cercle qui nous unit, le monde et « moi », de telle sorte que non seulement on ne peut modifier la personnalité qu'en modifiant son monde, mais même, réciproquement, la force

d'inertie de la personnalité protège le monde de toute modification. Pour le dire dans *leurs* termes : qui attaque l'un, attaque l'autre.

Par conséquent, vous ne pouvez modifier les représentations d'un con qu'en tenant compte du fait que sa connerie est d'abord le fruit d'une adaptation, et qu'en définitive son inertie ou son aveuglement sont très précisément le résultat d'une adaptation plus ou moins réussie à des déterminations précises, quoique caduques, erronées ou partielles. Ce n'est donc qu'avec un grand tact que vous pourrez le faire changer (d'avis, de comportement, etc.), en exploitant très délicatement les brèches que comporte son monde de référence, sans pour autant renverser sa personnalité. C'est une chose à évaluer *au jugé*, il n'y a pas de recette, sinon que la lutte contre l'inertie des cons suppose globalement de les éclairer sur les changements *déjà survenus* dans leur « monde », en leur montrant qu'il est indispensable de les intégrer – sous une forme pertinente pour eux, même si ce doit être un dessin animé ou un *jingle* publicitaire plutôt qu'une démonstration.

Mais pendant que vous vous sentez déjà prêts à donner des leçons, songez que le mouvement d'intégration des éléments d'un « monde » est par définition réciproque ; cela signifie que la manière dont le fumier ou la sorcière auxquels vous parlez intègrent ce que vous leur dites va dépendre dans une proportion très exacte de votre capacité à vous aussi prendre en compte le monde des cons en acceptant (ne serait-ce que du fait de leur propre existence) qu'il est également, *de facto*, une partie de la vérité. Donc, vous ne pouvez être certain que votre monde à vous n'est pas complètement con que dans la mesure où vous saurez, *vous d'abord*, rendre justice à la réalité du monde dont le con est le témoin – en ceci qu'il manifeste précisément une brèche dans le vôtre.

Surmonter la connerie de quelqu'un signifie donc nécessairement modifier les deux mondes par un télescopage réciproque, fondé sur la présence de brèches de part et d'autre. Rassurez-vous, faire évoluer les mondes n'est pas une responsabilité qui vous incombe seulement à vous : en vous situant à grande échelle, vous pouvez laisser l'Histoire les changer naturellement par son propre cours. Mais, quoi qu'en pensent les « progressistes », nul ne connaît le sens de l'Histoire ; et, quoi qu'en pensent les « conservateurs », l'Histoire ne se fait ni toute seule, ni à reculons. Nous n'avons donc pas d'autre choix que de participer aux changements qui sont déjà à l'œuvre, en consacrant nos efforts à *orienter* les évolutions de l'Histoire en direction de préférences que nous devons sans cesse réactualiser.

Nous voici parvenus à un croisement où, jouant notre avenir (ou ce que nous nous représentons comme tel) nous devons ou gagner, ou perdre. Eh bien ! Contre les cons, nous allons presque toujours perdre – sauf exception. Pourquoi ? Pas du tout parce qu'ils seraient majoritaires – cela est absurde : étant des entités interactionnelles, les cons *ne peuvent pas* se dénombrer ! En revanche, il est exact de dire que la majorité est presque toujours conne, puisqu'elle incline nécessairement à suivre le principe de configuration minimale d'énergie. Voilà. Ce n'est rien d'autre que ça : paresse, incurie, incompetence et conformisme. Tous ces mots reviennent toujours en définitive à la même chose, au bon vieux principe d'inertie. En ce sens, les cons gagnent presque toujours du fait d'une pente naturelle de la Nature – pendant que vous et moi, nous nous battons pour contraindre la société à faire quelques pas de côté, à avoir quelques réactions de faible probabilité, sophistiquées et constructives. Mais la pente naturelle reprendra toujours le dessus, ce qui est d'autant plus insurmontable que la Nature, ça n'est que l'introuvable point d'intersection de tous les mondes.

14

Explorez les brèches.

CONCLUSION

Nous le savions dès le départ, toute connerie engendre une connerie réciproque. Ceux qui veulent éradiquer les cons ou qui assimilent leurs adversaires à des cons contribuent donc activement à augmenter la connerie ambiante. Voilà pourquoi nous n'avons pu nous approcher d'eux qu'en usant d'un miroir, et pourquoi, en définitive, ce livre vous engage à vous sentir de préférence *plus con* après l'avoir lu qu'avant, parce que vous *savez*, à présent, que défendre l'intelligence ne signifie pas se considérer comme habile ou expérimenté, mais affirmer en soi une pure volonté d'apprendre, c'est-à-dire se considérer comme un *sujet qui a théoriquement tort*.

Oui, les cons nous ont appris qu'il n'y a pas d'expert face à la connerie et que vous devez sans cesse improviser des bricolages face à ce phénomène étrange et chaotique. D'ailleurs, pardon de vous le dire, mais tant que vous êtes le nez plongé dans ce livre, vous continuez d'être un *sujet qui a théoriquement tort*. C'est seulement au moment où vous rencontrerez un con ou une conne que vous identifierez comme parfaitement authentiques, qu'alors vous

montrerez votre valeur et que votre « raison » n'aura plus rien de théorique.

Ici, pour articuler les choses de la manière la plus brève, nous avons vu comment les cons nous mettaient dans un certain état d'émotion ; que cet état signale la fin de toute confiance ; que ce naufrage interactionnel est réciproque et détruit toute capacité à communiquer ; et qu'à mesure que nous perdons le contact, grandit notre désir de le restaurer par le biais d'une autorité. Cette autorité s'affirme maladroitement par l'usage de l'argot, par les références à la morale ou au droit et par toutes sortes de réactions qui expriment une seule et même fonction : restaurer la force du lien contrariée, en lui donnant une autre forme – une posture agressive, violente, dominatrice voire destructrice. Pour ne pas sombrer dans la guerre contre les cons, qui serait celle de tous contre tous, nous ne pouvons qu'osciller entre trois stratégies : négocier avec ceux qui le peuvent, faire évoluer ceux qui se laissent faire, laisser être ceux qui s'y refusent.

En définitive, notre enquête aura donc laissé affleurer une dimension humaine qui existe et persiste *abstraction faite* de la connerie : il s'agit de liens d'interdépendance à la fois fragiles et indestructibles, qui tiennent nos existences inséparables pour le meilleur et pour le pire. Ces cordons immatériels qui relient nos ventres les uns aux autres, ces connexions mentales qui relient nos cerveaux, ces frissons de colère ou de joie qui passent d'un épiderme à l'autre nous rappellent que les individus naissent de leurs interactions avant même que, par leurs préférences et leurs activités, des groupes et des institutions n'émergent à leur tour des rapports entre individus.

Oui ! N'en déplaise aux mémères et aux piliers de bar, la solidarité n'est pas une chose qui s'est perdue et que nous devrions restaurer. Que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou non, la

solidarité – c'est le plus embarrassant – ça ne se perd pas. Par solidarité, il faut moins désigner le choix de se montrer généreux que le fonctionnement d'interactions qui peuvent indifféremment composer ou décomposer d'infinies variations, improvisant les règles du chaos lui-même.

En ce sens, le fondement premier de la connerie est sans doute notre désir consubstantiel à tous d'exister séparément – un désir qui, parce qu'il s'oppose à son complémentaire, notre désir d'appartenance, ne veut rien entendre que ce qu'il affirme, ne veut rien anticiper que ce qu'il imagine, ne prévoit pas d'autre mise en œuvre que les moyens qu'il rêve ou tient déjà à sa disposition. Il n'y a rien de plus obstiné, de plus aveugle, de plus obscurantiste que ce désir, et c'est à cause de sa légitime tendance au moindre effort que tout être humain tombe et retombe régulièrement dans sa forme la plus stupide, et doit puiser dans le terreau même du désir des éléments pour s'en relever. Cette rage du désir qui est volonté d'accaparer tout, cet orgueil absurde dans la joie ou dans la tristesse, cet aveuglement dans le savoir comme dans l'ignorance, ce mépris des autres dans le bonheur comme dans le malheur, cette surdité dans le dialogue ou le silence, chacun s'en départit ou s'y empêtre tous les matins, mais tout le monde s'y recouche tôt ou tard. Voilà aussi pourquoi *jouer au con* est agréable, puisque c'est une manière de se reposer de notre lutte permanente entre la séparation et l'indistinction, entre notre effort vers l'autonomie et notre effort vers l'appartenance.

En me livrant à cet essai d'éthique interactionnelle, qui constitue une forme de pastorale improvisée, il me semble avoir pris conscience de la difficulté, pour tous, de tenir l'équilibre entre l'imposition des normes par la force (qui aggrave la destruction des liens) et le renoncement relativiste (qui aggrave, d'une manière opposée, la destruction des liens). Voilà pourquoi le seul mépris des cons, qui se

retrouve aux deux extrêmes, ne suffit pas. À bien y penser, toutes les pathologies du lien – dont les cons sont les symptômes – nous enseignent à être attentifs aux types d'interdépendance qu'elles révèlent. Je n'en ai donc pas fini avec l'éthique interactionnelle, au contraire. J'entrevois, avec elle, des manières éclairantes de décrire d'autres problèmes contemporains.

Pour ne pas ravalier votre colère face aux cons de tous poils, pour refuser de la laisser se perdre, il faudra donc vous organiser afin de faire place – oui, simplement faire place – à vos adversaires, afin qu'ils cessent de vous taper sur les nerfs et trouvent dans le jeu des forces une porte de sortie à peu près digne. Mais je vous ai prévenus : ils ne vous laisseront pas faire. Tandis que vous chercherez à vous affirmer comme une force de paix, ils continueront de s'affirmer comme des forces de guerre. Au quotidien, votre chemin ne pourra jamais faire autrement que passer par des moments de diplomatie, où vous accueillerez la souffrance et intégrerez la négation des cons, et d'autres de conflit ouvert, où vous repousserez leur souffrance et les laisserez enrager contre vous. Dans tous les cas, les cons vous apprendront toujours plus que vous ne leur apprendrez, parce que c'est vous qui souhaitez apprendre. Et je rappelle que, pendant ce temps, l'équilibre cosmique restera, lui, parfaitement indifférent aussi bien à la paix qu'à la guerre.

Dans cette indifférence ultime, les philosophes ont voulu découvrir une forme de sérénité ou de sagesse suprêmes. Mais je l'ai annoncé dès les préliminaires, atteindre une sagesse capable de dissoudre tous les cons d'un seul regard suppose d'être ou Dieu, ou mort – et même indifférent à cette alternative. Dans ce monde-ci, je veux dire sous la lune, aucun conflit ne s'est jamais terminé sans laisser de traces, sans que personne ne se sente vaincu, ou humilié, ou lésé, de sorte que jamais la connerie ne cessera de renaître de ses défaites,

tout comme elle rebondit gaillardement sur ses victoires. Ainsi, les cons se moqueront toujours de votre *soi-disant* vertu, et leur souffrance se dressera toujours contre votre *soi-disant* effort vers la paix. Voilà pourquoi, au lieu de prétendre sortir de l'alternative, la paix n'a pas d'autre choix que de prendre en charge l'énergie de la guerre, et d'accepter comme un *jeu* la nécessité des conflits. Oui. Tel est l'aspect réel et la morale de notre Histoire – individuelle et collective – qu'elle n'est rien d'autre qu'un vaste jeu, à la fois tragique et comique, de séparations et de retrouvailles. Lorsque, au lieu de *miser* votre angoisse, vous saurez l'apaiser *par le jeu*, alors vous pourrez prendre place, quelques instants avant de mourir, à la table où rient et s'insultent les philosophes et les dieux.

REMERCIEMENTS

Je remercie tout particulièrement Luiz Camillo Osorio, directeur du département de philosophie à la Pontifícia Universidade Católica de Rio de Janeiro, Jimena Solé, professeure à l'Universidad de Buenos Aires et Helena Urfer, de l'Université de Montréal (UdM) pour avoir mis en place les conditions sans lesquelles cette recherche en éthique interactionnelle n'aurait pu se développer.

Merci également à Annelore Parot, Aurélien Robert, Diane Lançon, Maxime Catroux, Pauline Hartmann et Ronan de Calan pour avoir partagé avec moi leurs souffrances et leurs lumières. Et bien sûr, à Camila, *que explora com tanto carinho e tanta coragem as brechas do meu mundo.*

BIBLIOGRAPHIE

Les livres ici indiqués n'ayant pas été rouverts au cours de la rédaction, je n'ai pas jugé utile de m'y référer par des notes. Ceux qui les connaissent auront reconnu les passages où ils ont orienté la réflexion, et ceux qui ne les connaissent pas pourront les lire avec profit.

HABERMAS, Jürgen, *L'Éthique de la discussion*, Paris, Flammarion, 1992 [1983], 202 p.

HONNETH, Axel, *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 2002 [1992], 232 p.

KANT, Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1973 [1785], 252 p.

LA BOÉTIE, Étienne de, *Discours de la servitude volontaire, ou Contr'Un*, Paris, Gallimard, 1993 [1576], 308 p.

NIETZSCHE, Friedrich, *La Généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, 1985 [1887], 212 p.

SACHER-MASOCH, Leopold von, *La Vénus à la fourrure*, Paris, Payot & Rivages, 2009 [1870], 217 p.

SADE, Donatien A. F., marquis de, *La Philosophie dans le boudoir*, Paris, Gallimard, 1976 [1785], 312 p.

SLOTERDIJK, Peter, *Règles pour le parc humain*, Paris, Mille et Une Nuits, 1999, 64 p.

STIRNER, Max, *L'Unique et sa propriété*, Paris, La Petite Vermillon, 2000 [1844], 416 p.

TABLE

Introduction

Trois conclusions jetées en préliminaires
Comment on tombe dans les filets des cons
Comment se remettre de sa stupeur
Comment on passe de la faute à la chance
Rechutes dans l'émotion
Comment l'impuissance engendre le devoir
Comment les autorités morales entrent en conflit
Comment écouter un con ?
Pourquoi l'État se fout de nous
Pourquoi la menace est une forme de soumission
Comment la morale achève l'interaction
Pourquoi les cons préfèrent détruire
Pourquoi les cons gouvernent
Pourquoi les cons se multiplient
Pourquoi les cons gagnent toujours

Conclusion

Remerciements

Bibliographie



Flammarion